

Cours

sautte

CATALOGUE
de films



filme

Projet d'éducation aux images
— sport et cinéma

regarde!

Sommaire

Le projet

P. 3

Édito

P. 5



Filmographie générale :
un cinéma en mouvement

P. 4



Passer le témoin :
Les films des parrains
et marraines

P. 22



Les films de
la Direction du Patrimoine
Cinématographique
du CNC

P. 35



Les films du Centre national
des arts plastiques (Cnap)

P. 39



Images de la culture

P. 45

UNE PUBLICATION DE
L'ASSOCIATION NATIONALE
L'ARCHIPEL DES LUCIOLES

4, rue Doudeauville
75018 Paris
09 72 21 77 27
www.passeursdimages.fr

COMITÉ ÉDITORIAL
ET RÉDACTIONNEL

Nando Gizzi, chargé d'éducation
aux images | Carol Desmurs,
chargée d'éducation aux images |
Julien Camy, auteur, journaliste et
cinéaste

AVEC LE SOUTIEN DE



**l'archipel
des lucioles**
— réseau national —
d'éducation aux images

Sauf mention particulière,
toute reproduction partielle
ou totale des informations
diffusées dans cette publication
de L'Archipel des lucioles
est autorisée sous réserve
d'indication de la source.
Copyright © 2022

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Laurent Cantet, président de
l'association L'Archipel des lucioles

**RESPONSABLE DE LA
PUBLICATION**

Patrick Facchinetti,
délégué général de l'association
L'Archipel des lucioles

**REMERCIEMENTS
POUR L'AIDE ET
LA CONTRIBUTION
À LA CONSTITUTION
DU CATALOGUE**

Isabelle Gérard-Pigeaud, Alice
Guilbaud, Marc Guiga, Sabine
Roguet, Béatrice de Pastre et
Dominique Moustacchi – CNC |
Pascale Cassagnau, Cnap | Sabine
Zipci, Afca | L'Agence du court
métrage | Caroline Caccavalle,
Lieux Fictifs | Nicole Fernández-
Ferrer, Centre audiovisuel Simone
de Beauvoir | Ciné-ma différence

Et les parrains et marraines :

Stéphane Diagana, Candice
Prévost, L'Agence du court
métrage, Sabine Zipci, Caroline
Caccavalle, Amar Nafa, Nicole
Fernández Ferre, Vincent Deluc,
Michaël Jeremiasz, Messaoud
Benterki

CONCEPTION GRAPHIQUE

Élodie Cavel

Photo de couverture : © Malavida/
Gaumont

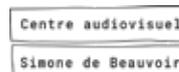
EN PARTENARIAT AVEC



**ARCHIVES
NATIONALES**



**LIEUX
FICTIFS**



Le projet « Cours, saute, filme, regarde! » vise à rencontrer les jeunes dans leurs pratiques sportives, en rattachant celles-ci à des pratiques culturelles (et, plus précisément, cinématographiques), afin de les mobiliser vers la découverte d'œuvres, la rencontre avec des artistes, l'implication dans des gestes liés à la fabrication des films, et la fréquentation des salles de cinéma et d'équipements culturels.

En effet, comme plusieurs rapports et études le soulignent¹, ce sont les équipements sportifs – outre ceux dédiés à la musique – qui mobilisent majoritairement les jeunes aujourd'hui : c'est donc en direction de ces équipements qu'il faut se tourner, pour (re)créer des synergies bénéfiques pour les salles de cinéma et l'ensemble des lieux de diffusion.

Par ailleurs, la relation entre cinéma et sport n'a jamais été secondaire ou occasionnelle, mais profonde et de longue date ; elle peut se dire même originaire, c'est-à-dire enracinée dans l'histoire du cinéma dès la naissance de celui-ci, et elle a évolué au cours du temps sans jamais se voir affaiblir ou nier.

De plus, la représentation du sport au cinéma soulève et cristallise toute une série de questions auxquelles notre réseau a toujours été sensible, et qui se retrouvent au cœur de nos actions : le processus de formation et d'affranchissement de l'individu depuis son plus jeune âge ; les questions liées à l'orientation sexuelle et aux différences de genre, ainsi qu'à leur discrimination ; la question de l'inclusion et de l'accessibilité ; le thème de la citoyenneté (sa construction, son affirmation, sa remise en question...), entre autres.

Cinéphile et liée de façon indissociable à nos pré-occupations historiques d'éducation aux images, cette action se veut aussi inscrite dans le grand mouvement en préparation des jeux Olympiques

et Paralympiques de Paris 2024. En effet, comme le rappelle le site du ministère de la Culture : « *Depuis l'origine, les jeux Olympiques et Paralympiques allient sport et culture* » : et cette ambition est « *mise au cœur (...) des jeux de Paris 2024* »².

Notre souhait est celui de contribuer et de participer activement à cette alliance.

Des équipements sportifs aux équipements culturels, et vice versa : ceci est en bref la trajectoire que ce projet désire construire et impulser chez les jeunes.

Cela se réalisera à travers plusieurs « gestes » : la projection d'œuvres cinématographiques ; l'organisation d'ateliers pratiques basés sur le détournement ou le réemploi d'images d'archives ; des résidences d'artistes que les jeunes pourront découvrir dans les coulisses de leur création ; des temps de réflexion, d'échange et de fête.

Et alors, courons, sautons dansons, skions, pédalons, nageons, plongeons dans les plus profonds abysse, grimpons jusqu'aux hauteurs les plus élevées... Et en même temps – à bout de souffle – tournons-nous vers les images : filmons, regardons, coupons, cadrons, montons, jouons, montrons...!

Suivons – et célébrons – le(s) mouvement(s) : des corps, des idées, des imaginaires, du cinéma, de la vie!

¹ Cf. l'étude INSEE La France et ses territoires – Insee Références – Édition 2021 – Fiche 4.6 – Accès à la pratique sportive, pp. 152-153. On peut comparer les résultats de ce rapport avec ceux de la dernière enquête « Pratiques culturelles des français » menée par le ministère de la Culture en 2018.

² Communiqué de presse du ministère de la Culture et Paris 2024

☞ Un match, comme un film,
est *un petit récit*. Il peut très
bien ne rien s'y passer,
comme dans la finale McEnroe-
Lewis d'hier (6-2, 6-2, 6-2).
On fait les gestes du tennis,
l'un gagne et l'autre pas,
mais rien n'y fait événement.
Un tournoi, c'est déjà *un grand*
récit. Une année de tennis,
c'est *une vraie saga* «

Serge Daney, *L'amateur de tennis. Critiques 1980-1990*, P.O.L., Paris 2017

Voir. Toute notre expérience d'éducation aux images passe par un regard et par sa réciprocité: le regard du spectateur, bien sûr; mais aussi celui qu'un-e auteur-riche exerce à partir de son œuvre – et que parfois il est notre rôle, responsabilité et honneur d'accompagner, faciliter, médier.

C'est la réciprocité – curieuse, bienveillante et généreuse – des regards qui permet la rencontre entre ces deux entités que sont le(s) public(s), d'une part, et le(s) film(s), d'autre part.

Voir. Se voir. Revoir.

Voir pour rencontrer. Voir pour se rencontrer.

Notre projet «Cours, saute, filme, regarde!» ne pouvait que repartir de cela.

Nous avons constitué un catalogue de films sur la thématique du sport – tous genres, époques, pays confondus.

Des grands films. Des films beaux – des films qui traversent l'histoire du cinéma, et qui participent ou ont participé à la définition de cette même histoire.

Mais aussi des films dans lesquels la représentation du sport (à savoir des différentes disciplines sportives et acceptions du mot «sport») croise des questions sociales et sociétales plus larges: les discriminations liées aux genres, le sexisme, les diversités, la réalité pénitentiaire, les handicaps, entre autres.

Pour ce faire, nous avons demandé l'aide de plusieurs personnalités et institutions:

- ◆ Julien Camy, journaliste et cinéaste, spécialiste des rapports sport/cinéma, avec qui nous avons travaillé à la constitution d'une filmographie générale de haute qualité et intérêt;
- ◆ la Direction du Patrimoine cinématographique du CNC, qui nous a permis d'identifier quelques pépites «historiques» de la représentation du sport au cinéma;

- ◆ le Département du développement des publics du CNC, qui a travaillé sans relâche pour mettre à disposition de notre projet une partie de son riche catalogue Images de la culture;

- ◆ le Centre national des arts plastiques (Cnap) qui nous a fait découvrir l'univers éblouissant des films d'artistes et nous fait l'honneur d'une sélection de titres de ses collections audiovisuelles;

- ◆ Mais aussi: l'Agence du Court métrage, l'Association française du cinéma d'animation (AFCA), Lieux fictifs, le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, Culture Relax (ex Ciné-ma Différence) et un certain nombre d'autres «parrains» et «marraines», sportif-ves et journalistes auxquels nous avons demandé de nous proposer leur «film du cœur» et de nous expliquer leur choix... Parmi eux, Stéphane Diagana et Candice Prevost: le parrain et la marraine généraux de «Cours, saute, filme, regarde!».

Le résultat de ces longs mois d'échanges, réflexion et travail est ce catalogue collaboratif et plastique qui s'ouvre actuellement sous vos yeux, dans lequel chaque «sous-liste» a sa propre place et est opportunément présentée: un catalogue pensé comme une ressource pour tou-tes et, comme un outil de programmation, pour ouvrir les imaginaires, inspirer et s'inspirer.

Place au cinéma maintenant!

Bonne lecture! Bonne vision!

1. Filmographie générale : un cinéma en mouvement

Le cinéma naît en 1895 avec les frères Lumière. L'année suivante, les premiers jeux Olympiques modernes, pensés par Pierre de Coubertin, se déroulent à Athènes.



Journaliste et cinéaste, Julien Camy est réalisateur de documentaires et collabore à de nombreux festivals de cinéma (CANNESERIES, le Festival de Cannes...). Il coordonne la collection de livres de cinéma de l'Institut Lumière/Actes Sud depuis 2007. Coauteur de plusieurs ouvrages sur le sport au cinéma comme *Le Foot à l'écran* (Hugo Ed., 2021), il publie *Sport&Cinéma* (Ed. Amphora, 2016-2021) – qui reçoit le prix du meilleur album du Syndicat français de la critique de cinéma. Depuis 2020, il est le président du Festival Cinéma d'Alès – Itinérances.

semble important de célébrer le mariage de ces deux spectacles à l'occasion des jeux Olympiques de Paris 2024. Le projet «Cours, saute, filme, regarde!» explore ainsi les territoires cinématographiques sportifs des origines du cinéma jusqu'à aujourd'hui.

En revisitant ces milliers d'heures de pellicules, la sueur et la douleur de *Raging Bull*, la gloire et les échecs de *L'Enfer du dimanche*, le mouvement et le beau geste de *La Ligne droite*, la représentation des corps dans *La Naissance des pieuvres* se mélangent au combat pour l'égalité des droits dans *La Permission*, aux guerres du XX^e siècle dans *Red Army*, à la lutte contre l'homophobie de *Mario*, ou encore dénoncent la place des femmes dans notre monde dans *Hors-jeu*. Cette sélection de films a été construite pour proposer des films audacieux, originaux, offrant à la fois un discours de fond mais ouvrant également une fenêtre sur l'histoire du cinéma, de ses débuts burlesques jusqu'à l'école sociale britannique, des drames classiques aux love stories, de l'underdog-movie à la fresque historique. Sans jamais oublier le simple plaisir que l'on doit ressentir devant un film.

Tandis que le sport et le mouvement olympique traversèrent l'histoire du monde et ses turbulences et participèrent aussi à sa construction, le cinéma en fut le miroir et l'expression.

Ces deux manifestations populaires, créatrices de bonheur et d'évasion, de frustration et d'envies, de passions et de mythes, ont drainé des foules immenses dans les stades et les salles. Pratiquement 130 ans après la première séance publique de cinéma et la première olympiade, il

Que ce soit le suspense d'un combat, d'une course ou d'un match, l'entraînement forcené, la magie de la réussite, la violence de la lutte, la noblesse d'une confrontation ou la solidarité d'une équipe, représenter le sport devient pour l'artiste un lumineux défi : celui d'apposer son regard personnel sur un exercice imposé. Mais le cinéma a cette capacité de suspendre le temps, de multiplier les points de vue, de jouer avec la matière humaine et les

émotions, créant des personnages parfois plus grands que la réalité. Alors de Buster Keaton dans *College* à Billie Jean King dans *La Bataille des sexes*, de Billy Elliot à la toute récente Katerine Savard dans *Nadia Butterfly*, des jeunes danseuses de *Mignonnes* aux délinquants adolescents géorgiens de *Negative numbers*, ces héros sportifs incarnent notre société, souvent sa jeunesse, et l'histoire du cinéma.

Ces œuvres en provenance du monde entier expriment toute la beauté et toutes ses turpitudes. Sortant des sentiers battus, évitant les films évidents tout en affirmant des choix de films populaires, elles ont été pensées pour toucher les jeunes et les questionner sur la place du sport dans leurs vies, dans nos vies, de sa puissance évocatrice, et de son utilité sociale. Des parrains/marraines sportif-ves et journalistes apportent également leur regard, celui d'amateur-trices avisé-es et de spectateur-rices privilégié-es.

Ce programme de films exprime la célébration d'un héritage précieux, d'une histoire unique et toujours en construction. En mouvement.

Sportif par amour *College*

DE JAMES W. HORNE – 1927, USA, 66'
FICTION, PATRIMOINE

Pour les beaux yeux d'une fille, Ronald, joué par Buster Keaton, va devoir mouiller le maillot en s'essayant à de nombreuses disciplines sportives (athlétisme, baseball, aviron...) où il rivalise de maladresse. Toujours sous les traits de ce personnage de clown triste, il ne se ménage pas puisqu'il sprinte, lance le disque, le javelot et même le marteau, saute en hauteur, en longueur et à la perche, tente une course de haies. Ces dix minutes hilarantes sont un sommet du cinéma burlesque et qui inspira notamment les Charlots dans *Les Fous du stade*!

La séquence d'aviron reste aussi dans les annales lorsqu'il devient lui-même le gouvernail pour maintenir le rythme et finir par gagner. Plans subjectifs, vision du barreur grâce à une caméra au cœur même de l'embarcation, travelling sur l'eau, gros plan sur les visages des rameurs marqués par l'effort, point de vue de spectateurs sur la berge... Keaton a tout inventé. Cette course est l'occasion pour le cinéaste de montrer l'étendue de son talent et de finir dans l'eau, car la course terminée, le barreur exceptionnel d'à-propos redevient le personnage impassible et maladroit, handicapé de la vie, que Keaton traîne de film en film. *Julien Camy* (JC)

La Solitude du coureur de fond

The loneliness of the long distance runner

DE TONY RICHARDSON – 1962,
GRANDE-BRETAGNE, 104'

FICTION, PATRIMOINE, MILIEU CARCÉRAL



© Images courtesy of Park Circus/Janus Films

Colin Smith est arrêté par la police après avoir volé dans une boutique. Cet adolescent difficile est placé dans un centre éducatif fermé. Très vite, le directeur va remarquer ses aptitudes à la course de fond et lui laisser la liberté de sortir pour s'entraîner en échange de sa victoire lors de la course inter-centres.

Adapté d'une nouvelle d'Alan Sillitoe, le film en a gardé la forme introspective. Colin réfléchit à sa vie, à sa situation, à ses rêves et à ses espoirs, dans les paysages brumeux de la campagne anglaise. La silhouette ingrate et le visage émacié de Tom Courtenay sont empreints de ce refus de se soumettre. *La Solitude du coureur de fond* est l'un des films fondateurs, avec *Le Prix d'un homme* (*This Sporting Life*, Lindsay Anderson, 1963), sur un rugbyman, du mouvement du Free Cinema anglais. Celui-ci s'intéressait aux classes populaires et à leurs tourments intimes, et le sport est un lieu où elles peuvent, à l'égal des autres, rêver de réussite. On pense à la course d'Antoine Doinel vers la mer dans la scène finale des *Quatre Cents Coups* de François Truffaut (1959), qui s'interrogeait aussi sur la période délicate de l'adolescence et l'opposition à l'autorité. (JC)

Muhammad Ali, the Greatest

DE WILLIAM KLEIN – 1964-1975, USA, 120'
DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE, HISTOIRE DU SPORT,
SPORT ET POLITIQUE



Bundini et Ali à l'entraînement avant le combat contre Foreman, Kinshasa, Zaïre, 1974 © William Klein

En 1964, Cassius Clay devient champion du monde des poids lourds en boxe. William Klein, le documentariste et photographe de rue légendaire, est là avec sa caméra pour filmer ce premier sacre. William Klein explique qu'«une grosse partie du public avait la nostalgie de Joe Louis, le "bon Noir" respectueux, poli et qui ne disait jamais un mot de travers. Clay était le "mauvais Noir". (...) Il a imposé sa loi et le public a été obligé de se rendre compte qu'il apportait quelque chose de nouveau et de crédible.»

Quand il le retrouve en 1974, Cassius Clay, devenu Muhammad Ali, se lance dans la reconquête de son titre perdu pour avoir refusé de combattre au Vietnam «Aucun Vietnamien ne m'a traité de nègre», expliquera-t-il. Le combat se déroule à Kinshasa, au Zaïre. C'est le combat du siècle.

Sur ces deux périodes, armé d'une caméra 16 mm qui lui permet de garder son style syncopé et abrupt, Klein filme au plus près des corps et des visages afin de sublimer l'énergie bouillonnante de ce boxeur charismatique et insolent, showman et activiste survolté, «sale gosse» à la dialectique déconcertante, gonflée d'humour. Interdit de filmer les combats, il se concentre sur les à-côtés et brosse un ample tableau de l'exaltation politique qui entoure le boxeur dans une Amérique blanche outragée et furieuse. (JC)

Les Chariots de feu *Chariots of Fire*

DE HUGH HUDSON – 1981,
GRANDE-BRETAGNE, 125'
FICTION, PATRIMOINE, HISTOIRE DU SPORT,
SPORT ET POLITIQUE

Angleterre. Début des années 1920. Harold Abrahams, Juif, anglais étudie le droit à Cambridge et rencontre Eric Liddell, presbytérien écossais, fils de missionnaire. Tous deux excellents coureurs à pied préparent les jeux Olympiques de 1924 à Paris. Abrahams y remportera une médaille d'or sur 100 mètres, et Eric Liddell sur 400 mètres.

Inspiré par l'histoire vécue de ces deux athlètes britanniques ayant réellement concouru aux JO de Paris, le film s'ouvre et se clôt magnifiquement sur de jeunes gens vêtus de blanc qui courent sur une plage, accompagnés par le ressac et la musique envoûtante de Vangelis conférant à cette scène un statut culte. Les courses sont remarquablement filmées par un Hugh Hudson très inspiré. Sa caméra capte le calme nerveux juste avant le départ, la concentration, les regards fixés sur l'horizon de la ligne d'arrivée. Ralenti, répétitions, gros plans... Le découpage est parfait, le rythme du montage impressionnant. Derrière cette exaltation du courage et de la persévérance, on discerne, chez Abrahams, marqué par l'antisémitisme qui sourd au sein de l'université, la volonté d'être un Anglais à part entière, et chez Liddell, celle d'affirmer ses convictions religieuses. Le film remporte quatre Oscars en 1982 (meilleur film, meilleur scénario original, meilleure musique, meilleurs costumes). (JC)

A Scene at the Sea

DE TAKESHI KITANO – 1991, JAPON, 101'
FICTION, PATRIMOINE, HANDICAP



© CELLULOÏD DREAMS/THE JOKERS FILMS

Un éboueur sourd et muet trouve une planche de surf abîmée lors de sa tournée sur le bord de mer. Il la répare et s'essaye à ce nouveau sport, non sans difficultés. Peu à peu, il s'y consacre entièrement, sous les yeux de la belle Takako, sourde elle aussi.

A Scene at the Sea est une œuvre particulière dans la filmographie du cinéaste japonais, plus connu pour ses films sur les yakuzas et leur violence. Poème pictural, il se construit plan par plan, petite touche par petite touche. Le cinéma de Kitano aborde la mer frontalement. Les personnages lui font face et se jettent à l'eau. Il n'y a aucune volonté de spectaculaire, mais plutôt une détermination de toucher au sensible par ce voyage silencieux que les deux personnages vont faire l'un vers l'autre – sur la plage. Ici, le surf, le ressac, la mer, objet du désir, en seront la métaphore. Le film charme par sa langueur, sa subtilité, sa pudeur. Peu de paroles, donc, dans cette contemplation poétique et romantique, accompagnée par la merveilleuse musique de Joe Hisaishi.

A Scene at the Sea est un petit bijou, très kitanien finalement dans l'évocation de la solitude, dans ses choix radicaux de mise en scène, dans ses personnages inadaptés à la vie. L'acteur principal, Claude Maki, était aussi un surfeur professionnel jusqu'en 2009. (JC)

Le Ballon d'or

DE CHEIK DOUKOURÉ – 1993, FRANCE-GUINÉE, 90'
FICTION, PATRIMOINE, MONDE RURAL, DIVERSITÉ



© 1994 – STUDIOCANAL/France 2 CINEMA Tous Droits Réservés

À Makono, petit village perdu au fin fond de la Guinée, Bandian, un petit garçon de 12 ans, rêve de football en tapant dans son ballon de fortune. Sara, le sorcier du village, lui a prédit un avenir de champion, à l'image des « Lions » du Cameroun qui enflamment la Coupe du monde cette année-là...

Conte initiatique implanté dans la réalité sociale de la Guinée, *Le Ballon d'or* suit son jeune héros de son village à la capitale, dans un itinéraire où la passion du football se confronte aux épreuves quotidiennes. Bandian vend du bois mort pour s'acheter un ballon, se fait exploiter dans un atelier à Conakry... Mais sa dévotion totale au ballon rond devient le moteur de son ascension sociale. Sous la double influence de Roger Milla qui fait alors rêver toute l'Afrique dans la sélection camerounaise et de Salif Keita, premier ballon d'or africain et ancienne icône à Saint-Étienne, qui joue ici le rôle de l'entraîneur, Bandian trouve les ressources qui lui permettent d'échapper à sa condition. Il troque les traditions et croyances de son pays pour la religion du football. Porté par une musique dynamique et entraînante, truffé d'humour avec quelques beaux moments d'émotion, *Le Ballon d'or* aborde des sujets sérieux tout en s'affirmant comme un divertissement populaire. (JC)

À la rencontre de Forrester

Finding Forrester

DE GUS VAN SANT – 2000, USA, 136'
FICTION, PATRIMOINE, DIVERSITÉ

Jamal, un jeune Afro-Américain de 16 ans, doué pour le basket et la littérature, se voit offrir une scolarité pour ses performances sportives dans une prestigieuse école privée. Au même moment, il rencontre un vieil écrivain, William Forrester, qui habite dans l'immeuble face au terrain de basket sur lequel il joue avec ses amis. Forrester, qui vit en reclus dans son appartement, est l'auteur d'un unique livre qui reçut le prix Pulitzer il y a une trentaine d'années. Ils vont se lier d'amitié. Tandis que Jamal lui redonne goût à la vie et aux contacts humains, William va l'aider à améliorer son talent d'écriture.

Opposant les univers (Bronx/quartier huppé de l'école), les personnages (jeune Noir/vieux Blanc), les thèmes (sport/littérature) de manière évidente, Gus Van Sant vogue avec subtilité entre ces stéréotypes pour parler de transmission et d'apprentissage. Tout comme le personnage de Forrester (brillant Sean Connery), il ne se pose jamais en moraliste ou n'adopte jamais un point de vue paternaliste.

Le film évoque aussi la difficulté pour un Noir venant d'un quartier difficile et doué pour le basket de se faire respecter intellectuellement, l'école l'accusant à tort de plagiat. Le film casse et dénonce ces clichés. (JC)

Hors-jeu

Offside

DE JAFAR PANAHI – 2006, IRAN, 88'
FICTION, FEMMES ET SPORT, SPORT ET POLITIQUE

La loi iranienne interdit aux femmes de voir des matchs officiels de football dans les stades. Pour la contourner, une jeune femme se déguise en homme pour assister à la rencontre entre l'Iran et le Bahreïn. Démasquée à l'entrée, elle se retrouve dans un enclos collé au stade avec d'autres femmes ayant usé du même stratagème...

Jafar Panahi travaille principalement la question de la privation des libertés en Iran sous le régime des mollahs, et plus précisément la cause des femmes, à travers des films souvent interdits dans son pays, mais remarqués à l'étranger. *Hors-jeu* ne fera pas exception, même s'il se démarque du ton grave de ses films précédents en adoptant un registre ironique, alimenté par l'absurdité de la situation. Ces femmes, interdites de match mais rassemblées à côté du stade, entendent les clameurs des supporters et finissent par vivre la rencontre par procuration à travers les commentaires des militaires qui les encadrent. Une revanche de l'imaginaire sur la réalité, une manière de contourner ces lois aberrantes, une forme de douce résistance... Tourné dans une semi-clandestinité en décors réels, avec des actrices non professionnelles qui renforcent son authenticité, *Hors-jeu* recevra l'Ours d'argent au Festival de Berlin en 2006. (JC)

Naissance des pieuvres

DE CÉLINE SCIAMMA – 2007, FRANCE, 85'
FICTION, FEMMES ET SPORT, LGBTQIA+

Durant un été, trois adolescentes vont se croiser autour des bassins et découvrir leur sexualité. La jeune Marie va servir de chaperon à Floriane, capitaine de l'équipe de natation synchronisée, lors de ses sorties nocturnes. Entre fascination, attirance et angoisse, les deux jeunes filles vont ressentir des émotions nouvelles.

Céline Sciamma s'est dite impressionnée, adolescente, par un gala de natation synchronisée où des filles de son âge semblaient déjà dans la «*concrétisation et dans la prouesse*», et non pas dans cette promesse adolescente où elle-même était. «*Étant un sport majoritairement féminin, il produit un discours sur la féminité. Les filles doivent avoir des qualités physiques exceptionnelles pour produire énormément d'efforts, tout en donnant l'impression que c'est facile. Les nageuses de natation synchronisée sont des petits soldats maquillés comme des poupées*», explique la réalisatrice qui a préparé son film par des immersions documentaires dans ce milieu.

De galas de natation en répétitions d'équipe sur le parking, de scènes de vestiaires en sorties en discothèque, Sciamma explore cette recherche à tâtons de l'apprentissage du désir féminin tout en évitant le kitsch que la relation entre natation synchronisée et le cinéma pouvait traîner avec les ballets nautiques d'Esther Williams. (JC)

Redbelt

DE DAVID MAMET – 2008, USA, 100'
FICTION, MASCULINITÉS

Mike Terry enseigne le jiu-jitsu brésilien et perpétue la philosophie de son maître au Brésil, refusant les combats en compétition, qui affaiblissent le guerrier. «*Une compétition n'est pas un combat*», dit-il. Mais les dettes de son dojo vont l'obliger à faire une entorse à son code de conduite.

David Mamet, connu pour son sens des dialogues et ses histoires policières alambiquées (*La Prisonnière espagnole*, 1997), a voulu rendre hommage à un sport qu'il a pratiqué jusqu'à obtenir la ceinture violette — la rouge étant réservée à ceux qui ont eu une influence fondamentale sur le sport. «*C'est un film de samouraï américain. C'est un scénario que Kurosawa aurait aimé*», dira le cinéaste qui prend le temps dans la scène d'ouverture de détailler les mouvements, l'enseignement et la philosophie de cet art martial. Stoïque, la mise en scène est à l'image de son personnage principal, puissante et peu disert. «*Il n'y a pas de situation sans issue*». Ce mantra guide la vie de Mike Terry. L'acteur britannique Chiwetel Ejiofor (*Twelve Years A Slave*) s'est entraîné dans la prestigieuse académie de Roger Gracie : «*Après quelques semaines d'entraînement intensif, vous commencez à comprendre comment la façon dont une personne vit sa vie influence sa façon de se battre*», explique-t-il. (JC)

Bliss

Whip It!

DE DREW BARRYMORE – 2009, USA, 111'
FICTION, FEMMES ET SPORT

Entre son travail de serveuse dans un diner's et les concours de beauté auxquels sa mère l'inscrit, Bliss, 17 ans, s'ennuie dans sa petite ville de Bodeen au Texas jusqu'à sa découverte du roller derby.

Pour Bliss, ce sport devient sa bouée de sauvetage dans une vie qui l'étouffe. Intégrant l'équipe des «Scoutes gerbantes», elle va s'affirmer, apprendre à donner des coups et modifier son destin. Le roller derby est violent, vulgaire, punk rock et sexy, tout l'opposé de l'éducation que sa mère lui donne.

Premier film de Drew Barrymore, *Bliss* est aussi pour elle une manière d'exprimer sa carrière qui n'a jamais été celle à laquelle son premier grand rôle – celui de la petite fille dans *E.T.* (S. Spielberg, 1982) – semblait la destiner. Barrymore n'entrera jamais dans le moule policé des actrices hollywoodiennes. Adoptant un ton similaire à *Juno* (2007) de Jason Reitman où le si attachant Elliott Page tenait déjà le premier rôle, ce coming of age movie réussit à dépasser le classicisme de son intrigue en proposant une galerie de personnages secondaires particulièrement touchants. Drew Barrymore, girl power et punk attitude vissées à la caméra, filme avec jubilation les scènes de roller derby, signant un film indépendant très populaire et sans aucun pathos larmoyant. (JC)

La Ligne droite

DE RÉGIS WAGNIER – 2010, FRANCE, 98'
FICTION, FEMMES ET SPORT, HANDICAP



© Propriété Gaumont.

Suite à un accident, Yannick est devenu non-voyant et ne peut pratiquer l'athlétisme qu'avec un guide. Leïla, ancienne athlète de haut niveau, vient de purger cinq ans de prison. Elle doit reprendre une vie normale pour regagner la garde de sa fille. Yannick et Leïla vont ainsi unir leurs foulées.

Sans beaucoup se parler, en s'offrant une confiance mutuelle, les deux athlètes vont avancer ensemble, d'entraînements en compétitions. Régis Wagnier adore le sport et connaît parfaitement l'athlétisme. Il a beaucoup entraîné sur les pistes, réalisé deux documentaires sur le sujet, et cela se ressent dans cette belle histoire d'entraide sportive. La relation de ces personnages sur la piste va leur permettre de reconstruire leur vie. D'avoir droit à une seconde chance pour Leïla, de parvenir, pour Yannick, à résister à une fatalité... Le réalisateur a eu l'idée de ce film en voyant aux championnats du monde à Paris en 2003 la course d'un athlète non-voyant, Aladji Ba (que l'on voit dans le film), et de son guide, Denis Auge. Il s'est dit alors que s'il devait faire un film sur l'athlétisme, ce serait «à travers ce lien qui est aussi une attache symbolique. Qu'est-ce qu'il y a au-delà du fil?» (JC)

De toutes nos forces

DE NIELS TAVERNIER – 2013, FRANCE, 86'
FICTION, HANDICAP



© 2014 NORD-OUEST FILMS – PATHÉ FILMS – RHÔNE-ALPES CINÉMA/+
© Guy Ferrandis

Julien, handicapé de naissance, vit en Savoie avec ses parents et sa sœur. Sa mère le couve depuis toujours tandis que son père, récemment au chômage, garde des relations distantes avec lui. Il défie alors son père, ancien triathlète, de faire avec lui l'Ironman de Nice. L'abnégation de Julien et sa volonté finiront par le décider, contre la volonté de sa femme.

Le film de Niels Tavernier questionne les relations de cette famille et comment celle-ci va se transformer, grandir, en se soudant autour de cet exploit sportif. Le père, pompier volontaire et sportif, n'a jamais vraiment accepté le handicap de son fils, que la mère voit toujours comme une petite chose fragile. Le handicap de Julien est abordé de son point de vue, sans condescendance. Le jeune homme exprime cette volonté de vivre normalement, comme les autres adolescents, avec les risques que cela comporte. *De toutes nos forces* évite les écueils mélo-niaiseux en s'attachant à épurer les moments forts, se passant de trop de dialogues et privilégiant le jeu des regards. Enfin, la longue séquence finale de la course est extrêmement émouvante. En jouant sur la longueur, par des rythmes différents dans les épreuves, le film réussit à faire sentir aux spectateurs tour à tour l'épuisement et l'excitation du duo pendant la course.

NB : Niels Tavernier ne s'intéressait pas particulièrement au sport mais il avait été ému par l'histoire vraie dont est tiré le film. Dick (le père) et Rick (le fils) Hoyt ont participé à ce jour à plusieurs centaines d'événements sportifs, dont six Ironman! (JC)

Mercenaire

DE SACHA WOLFF – 2016, FRANCE, 103'
FICTION, MONDE RURAL



© Hassen Brahiti

Un jeune rugbyman wallisien est recruté au sein de l'équipe de Fédérale 3 de Fumel qui cherche à se renforcer. Mais l'arrivée en France du jeune Soane ne sera pas celle dont il rêvait. Personne ne l'attend à l'aéroport de Toulouse.

Le déracinement, la volonté d'intégration, le dopage et les enjeux économiques, les milieux très ritualisés que sont le rugby et la société wallisienne, le haka, l'amour aussi... Wolff, qui vient du documentaire, n'oublie rien, pose un regard critique et original sur ce sport en mutation et réalise un beau film où la douceur enfantine du personnage est confrontée à la violence du jeu et des traditions. Dans les matchs, sa caméra ne quitte jamais Soane, joueur perdu au milieu des vingt-neuf autres dans un ballet chaotique et brutal. Le rugby apparaît ainsi au travers des yeux du joueur et de ses émotions sous une forme plus sensible comme métaphorique de ce que représente ce jeu dans sa construction personnelle alors que, comme certains joueurs des îles, son corps et sa force sont une marchandise pour certains clubs. Le casting impressionnant (comme la scène de haka final dans les vestiaires) est composé avant tout de joueurs de rugby, dont les Wallisiens Toki Pilioko (Aurillac), Laurent Pakihivatau (Lyon OU) et Mikaele Tuugahala (Racing Metro 92). (JC)

La Bataille des sexes

The Battle of Sexes

DE JONATHAN DAYTON ET VALERIE FARIS – 2017, USA, 122'

FICTION, HISTOIRE DU SPORT, FEMMES ET SPORT, LGBTQIA+

Le 20 septembre 1973 à Houston, devant 30 472 spectateurs et 90 millions de téléspectateurs, Billie Jean King, alors numéro une mondiale de tennis, et Bobby Riggs, au sommet du tennis masculin dans les années 1940, s'affrontent dans un match appelé « The Battle of Sexes ».

Riggs était le macho, parieur compulsif et fanfaron hâbleur, King, une féministe intraitable, qui connaissait plusieurs bouleversements intimes (la découverte de son homosexualité, son divorce). Le match se conclut par la victoire de King. Dayton et Faris n'oublient rien de toutes ces péripéties et bâtissent un scénario d'une intelligence remarquable, privilégiant le social au spectaculaire, insistant sur l'importance de cette victoire du féminisme dans l'évolution du tennis professionnel. King avait refusé que Jack Kramer, patron de l'ATP, commente l'événement car ce dernier s'opposait à la demande d'égalité des gains entre les hommes et les femmes. Elle avait également été à l'origine de la création de la WTA (Women Tennis Association).

Emma Stone est une BJK à la fois tourmentée et fragile, et investie d'une mission dont elle ne dévie pas d'un millimètre. Steve Carell cabotine avec bonheur et campe un Bobby Riggs savoureux, au machisme trop caricatural pour être totalement vrai. (JC)

Mario

DE MARCEL GISLER – 2018, SUISSE, 120'
FICTION, LGBTQIA+, MASCULINITÉS

Dans un centre de formation suisse-allemand, Léon, le nouvel attaquant venu d'Allemagne, trouble Mario qui se découvre un sentiment homosexuel pour la première fois de sa vie. Mais dans le monde du football, les rumeurs vont bon train et cette relation constituerait assurément un obstacle à une carrière professionnelle...

Sur un sujet encore tabou en 2018, Marcel Gisler oppose une histoire d'amour subtile et sensible à un univers d'amitiés viriles et d'intolérance blessante. Dans ce monde du football, l'homosexualité semble bannie et la relation entre les deux garçons oscille alors entre la tendresse qu'ils éprouvent l'un pour l'autre et la souffrance de devoir la dissimuler. « *Tapes sur les fesses, câlins, bisous sur le crâne... tout cela est toléré à condition que ça reste viril* » explique un entraîneur. Le réalisateur montre bien comment les règles sociales en vigueur dans le monde du sport et du foot en particulier peuvent être dévastatrices. Un film nécessaire, touchant et pudique et à l'interprétation sensible de la part des deux acteurs principaux. Avant *Mario*, *Männer Wie Wir* (S. Hormann, 2004) et *Esprit d'équipe* (R.I. Douglas, 2005) avaient évoqué l'homosexualité dans le football. Les séquences de ballon furent tournées avec l'aide des clubs des Young Boys de Berne et de FC Sankt Pauli de Hambourg. (JC)

La Permission

DE SOHEIL BEIRAGHI – 2018, IRAN, 88'

FICTION, FEMMES ET SPORT, MILIEU CARCÉRAL



© 2018 SOHEIL BEIRAGHI / PHOTOGRAPHIES © AMIR HOSSEIN SHOJA'EE

Capitaine de l'équipe féminine de foot en salle d'Iran, Afrooz voit enfin se profiler le fruit de onze ans de passion et de travail : son équipe va partir en Malaisie disputer la finale de la Coupe d'Asie des nations. Mais au moment de l'embarquement, elle apprend que son mari s'oppose à sa sortie du territoire...

Forte tête, Afrooz tente par tous les moyens de trouver des soutiens, de mobiliser l'opinion publique via les réseaux sociaux, de convaincre son mari, de faire plier un système. Son combat est celui des femmes iraniennes pour disposer pleinement de leur vie, mais elle ne trouve finalement que peu de solidarité même du côté de son équipe. *La Permission* dénonce l'hypocrisie de cette société iranienne qui fait croire aux femmes qu'elles sont libres alors que la loi les infantilise et expose l'absurdité de ce régime patriarcal. Les tenants de l'autorité (juge, contrôleur aérien) restent constamment hors champ – une façon d'empêcher toute empathie avec les représentants de ce système archaïque.

Dans la belle scène de football d'ouverture (la seule du film), les joueuses laissent libre cours à leur joie en dépit des menaces que leur aura adressées avant le match leur « coach chaperonne ». Ce seront les seuls sourires du film, symboles du caractère émancipateur du football et du sport. (JC)

Skate Kitchen

DE CRYSTAL MOSELLE – 2018, USA, 107'

FICTION, FEMMES ET SPORT, DIVERSITÉ

Camille est une jeune fille solitaire qui parcourt sa banlieue de Rhode Island (à côté de New York) sur son skate. Par les réseaux sociaux, elle découvre un groupe de skateuses dans Manhattan et le rejoint. Traînant et skatant de plus en plus souvent avec elles, elle s'ouvre peu à peu au monde.

Le touchant et sensible film de Moselle peint le portrait de jeunes filles libres en ville, refusant les diktats sociaux, tout en décrivant ce passage délicat de l'adolescence à l'âge adulte avec une jolie insouciance. Ce teen-movie « girl power » est d'une poésie vibrante et douce, bien loin de l'univers âpre et sombre du réalisateur Larry Clark qui a beaucoup filmé et photographié ce monde du skate adolescent. Les acrobaties en skate sont réalisées par les actrices elles-mêmes lors de nombreuses et jolies scènes de rue. Un premier film bluffant et attachant, pas très loin du docu-fiction, tellement les personnages collent aux actrices. Moselle joue avec le temps, l'étire, l'accélère, fait ressentir les langueurs comme l'ivresse des situations que Camille vit lors de ces errances diurnes et nocturnes.

Skate Kitchen a donné lieu à une série, *Betty*, avec les mêmes actrices, et qui explore un peu plus les relations amoureuses des personnages. (JC)

Girl

DE LUKAS DHONT – 2018, FRANCE, 105'
FICTION, FEMMES ET SPORT, LGBTQIA+

Lara rêve de devenir danseuse étoile. À 15 ans, elle s'astreint à des entraînements très stricts, à un travail acharné qui pousse ses capacités physiques au-delà du raisonnable. Mais elle souffre en silence. Elle veut gagner ce combat sur son corps de garçon qu'elle n'accepte pas. Elle est une fille et entame un processus thérapeutique hormonal de transformation.

Le film aborde un sujet sensible et peu vu au cinéma. Lara est née dans un corps qui n'était pas le bon et son parcours pour se faire accepter et changer sera long et difficile. Surtout, cela ne va pas assez vite pour elle qui vit tous les jours avec son regard et celui des autres. Comment cacher ce corps et ce genre dans une société qui te détermine (et surtout en sport) par rapport à cela. Heureusement, la figure paternelle est rassurante et l'accompagne dans son combat dansé et physique. Le cinéaste explique avoir eu l'idée en lisant un article : *« J'ai tout de suite ressenti de l'admiration, et j'ai été enthousiasmé à l'idée de pouvoir écrire sur un personnage comme elle : quelqu'un de courageux, qui très jeune remettait en cause le lien qu'établit la société entre sexe et genre »*. Le film est le portrait dur et douloureux d'une jeune fille déterminée qui sait déjà à 15 ans ce qu'elle veut être. (JC)

90's

DE JONAH HILL – 2018, USA, 84'
FICTION, DIVERSITÉ, MASCULINITÉS



© Tobin Yelland.

Au sein d'un groupe de jeunes skateurs rencontrés dans une boutique de skate sur Motor Avenue à Los Angeles, Stevie, 13 ans, va trouver une place qu'il n'a pas chez lui et vivre un été de rêve.

Tourné en 4/3 et 16 mm, le film a des accents autobiographiques et un réalisme brillant, patiné de « cool », replongeant dans une époque, celle de Nirvana et des caméscopes VHS, sans internet et avec des discussions sans fin sur le sexe, la famille, le skate, la musique. Ce passage de l'enfance à l'adolescence pour le jeune Stevie (formidable Sunny Suljic, skater pro, est un sujet ultra balisé (rites de passage, dépuçelage) mais l'acteur Jonah Hill, dont c'est la première réalisation, le traite sans aucun angélisme, avec un montage audacieux et une véracité transcendante. En effet, Hill a passé sa jeunesse sur un skate avec sa bande et ce petit garçon qui devient petit homme, qui impose sa place chez les grands, c'est un peu lui. Ce portrait d'une période (bénie) évoque parfaitement l'émergence d'une génération imprégnée par cette culture grunge-punk-skate-hip hop. Il y a évidemment une certaine mélancolie qui transparait dans ces images drôles et sensibles mais heureusement bousculée par une bande son exceptionnelle composée par Trent Reznor leader de Nine Inch Nails. (JC)

Diego Maradona

D'ASIF KAPADIA – 2019, GRANDE-BRETAGNE, 130'
DOCUMENTAIRE, HISTOIRE DU SPORT,
MASCULINITÉS

Ce documentaire s'attarde sur les huit années (de 1984 à 1991) de Maradona à Naples. Pendant cette période, le club remporte à deux reprises le championnat d'Italie et une coupe de l'UEFA. Une époque qui synthétise le paradoxe Maradona, déifié par les Napolitains mais controversé dans le reste de l'Italie, aux prises avec le star-system, les scandales de mœurs et même la mafia. Après Ayrton Senna et Amy Winehouse, Asif Kapadia plonge à nouveau dans les arcanes de la célébrité à partir de centaines d'heures d'archives, commentées par les protagonistes de l'époque et Maradona lui-même. Surtout, il eut accès à des bandes-vidéo inédites qui montrent un Maradona d'abord rayonnant puis totalement perdu, rattrapé par ses démons. Comment rester lucide quand on est accueilli dans une telle explosion populaire qui secoue toute la ville ? Dans un plan nocturne du Vésuve, le volcan qui domine tout Naples, à la puissante sidérante, Kapadia symbolise ce joueur insaisissable. Stupéfiant.

Ce n'est pas le premier documentaire sur ce joueur. Adorateur du ballon, Emir Kusturica, double palmé d'or, avait déjà réalisé un film sur Maradona : *Maradona par Kusturica (Maradona by Kusturica, 2008)*, un portrait envoûtant et vitaminé de Diego Maradona. *La Vida Tombola*, chanson sublime composée et interprétée pour le film par Manu Chao est jouée par l'artiste lui-même devant la maison de Maradona alors que celui-ci rentre chez lui. Magique. (JC)

Little Miss soccer

DE CANDICE PRÉVOST ET MÉLINA BOETTI – 2019,
FRANCE, 70'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT



© U Konzept

Ce documentaire, réalisé par deux anciennes joueuses, Candice Prévost et Mélina Boetti, devenues cinéastes « gonzo » engagées et toujours optimistes, parcourt le monde à la rencontre de femmes footballeuses. À chaque pays sa problématique : la pratique des seniors en Afrique du Sud, l'évolution du poids médiatique en France, la place prépondérante du football féminin aux États-Unis, le courage des Péruviennes s'entraînant à 4000 m d'altitude, la capacité émancipatrice du sport en Inde... Candice et Mélina mouillent le maillot et ce lien sportif direct qu'elles créent avec les joueuses sur le terrain leur permet de gagner leur confiance. Tout en jouant, récupérant, sur les terrains ou en dehors, les langues se délient plus facilement.

Le documentaire, qui rassemble l'ensemble de ces rencontres dans un seul film, se décline également en différents courts métrages dédiés à chaque pays visité dans une volonté pédagogique. « *Nous voulions montrer que, partout dans le monde, des jeunes filles tapent dans des ballons pour se sentir bien et être libres. La place que les femmes prennent sur le terrain de foot est politisée. Elles se sont emparées d'un territoire lié à la domination masculine pour retrouver un minimum de droits* » explique Candice Prévost. Passionnant, vivifiant et enrichissant. (JC)

Negative Numbers

D'UTA BERIA – 2019, GÉORGIE, 90'
FICTION, MILIEU CARCÉRAL

Nika, petit délinquant sous l'emprise de son frère, se fait condamner à sa place. Incarcéré dans un centre de détention pour mineurs, il continue de suivre les ordres de son frère pour se faire respecter.

L'histoire de *Negative Numbers* est tirée de faits réels. Pour écrire son scénario, le cinéaste Uta Beria s'est inspiré des histoires que deux joueurs de rugby professionnels ont racontées après avoir participé à un programme de réinsertion par le rugby auprès de jeunes détenus d'un centre à Tbilissi au début des années 2000. Déterminés et impassibles face à un premier contact difficile, ils arrivent à faire tomber leur défense. Le rugby est un sport qui ne peut se jouer tout seul, où l'on doit avoir confiance en ses partenaires pour se soutenir dans la mêlée ou les rucks. Cela résonne dans cette prison où règne la loi du plus fort. C'est aussi pour eux un moyen de s'échapper et de se défouler. Le réalisateur, dans une mise en scène proche des corps et des visages, décrit un univers dur, violent, avec des dortoirs surchargés, des surveillants corrompus et réalise des portraits touchants de jeunes en mal-être. Le terrain est ainsi le seul endroit sans barreaux où ils peuvent respirer sans être rabaissés à leur situation de prisonnier. (JC)

Petites danseuses

D'ANNE-CLAIRE DOLIVET – 2021, FRANCE, 91'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT

Les jeunes danseuses qui rêvent de devenir étoiles sont nombreuses mais peu seront élues. Cependant, c'est au prix d'efforts et de privations, d'un travail intensif presque quotidien qu'elles s'infligent que ces petites filles entre 6 et 10 ans espèrent arriver à accrocher ce rêve.

La documentariste Anne-Claire Dolivet, dont c'est le premier long métrage a posé sa caméra dans un cours de danse. Immersée pendant plusieurs mois, elle filme au plus près la passion qui anime la professeure et ses élèves. L'univers qu'elle montre est sensible, intime et propose un regard humain mais sans condescendance sur la difficulté de cette pratique. Cela tient particulièrement à l'enseignante, Muriel, exigeante mais compréhensive, bien loin des images caricaturales de ces professeurs de danse intransigeantes et dures. Ici, il n'y a pas la pression d'un conservatoire mais cela n'empêche pas l'apprentissage de la rigueur extrême : « *Tu dois avoir l'air de quelqu'un d'agréable même quand tout ne va pas* » dira Muriel à une jeune danseuse.

Le récit avance par les voix off de ces jeunes filles aux âges différents, racontant leur rapport à leur corps, leurs vies complexes où la pression qu'elles s'imposent semble proportionnelle à la passion inextinguible pour la danse qu'elles partagent toutes. (JC)

Mignonnes

DE MAÏMOUNA DOUCOURÉ – FRANCE,
2020, 95'

FICTION, FEMMES ET SPORT, DIVERSITÉ

Amy, 11 ans, cherche à oublier sa situation familiale compliquée et intègre à Paris un groupe de jeunes danseuses, les Mignonnes. Leur passion ? Le twerk. Mais les réseaux sociaux viennent compliquer les choses.

Prix de la meilleure réalisation au festival de Sundance, le premier long métrage, de Maïmouna Doucouré dénonce et met en scène, avec audace et sensibilité, l'hypersexualisation précoce des jeunes filles d'aujourd'hui soumises à la dictature des apparences et amplifiée par les réseaux sociaux. *« De mon point de vue, l'attitude provocante de certaines, qui ont l'air émancipé, est liée à un besoin d'amour. Les réseaux sociaux viennent compliquer la donne, car chaque « like » reçu engendre une décharge de dopamine et a contrario, l'absence de plébiscite suscite une baisse de l'estime de soi. Tout cela est préoccupant, et nous sommes tous impliqués par ces mécanismes aujourd'hui. »*

Le point de vue est à hauteur d'enfant pour que les spectateurs puissent se mettre à la place des personnages. Les cinq actrices principales ont été trouvées au fil d'un casting sauvage de six mois et parmi sept cents petites filles. Le film a déclenché une tempête médiatico-politique à sa sortie aux États-Unis, accusés d'hypersexualiser des jeunes filles. Le film dérange et touche donc juste. (JC)

Nadia Butterfly

DE PASCAL PLANTE – CANADA, 2020, 107'

FICTION, FEMMES ET SPORT



© Les Alchimistes – 2021

Nadia a 23 ans. Elle nage le papillon et le relais 4 x 100 m 4 nages dans l'équipe du Canada aux JO de Tokyo en 2020 (le film a été tourné en 2019), déplacée de 2020 à 2021 pour cause de pandémie mondiale (Covid19), et ce sera sa dernière compétition. Face à ce futur bouleversement, elle semble perdue.

Depuis sa plus tendre enfance, Nadia n'a connu que les piscines, ne s'octroyant aucun loisir, aucun amoureux. Cette décision d'arrêter, c'est la sienne et peut-être la première qu'elle prend. Avec ce film, Pascal Plante interroge la psychologie de ces athlètes de haut niveau, et de leur vie dans cette bulle sportive qui finit un jour par percer. Dès le début, avec ce long plan séquence qui suit Nadia et d'autres nageurs dans une piscine pour finir par ne cadrer plus qu'elle, le réalisateur évoque la solitude de ces athlètes et ce besoin égoïste de ne penser qu'à leurs résultats ; d'attitudes que Nadia évoque avec ses trois coéquipières. Dans un Tokyo irréel, elle erre avec son amie Marie-Pierre, expérimente, se lâche. La bulle de Nadia se fissure peu à peu et la nageuse se pose cette question existentielle : qui est-elle vraiment ? La mise en scène à la fois délicate et brute fait souvent le choix de longs plans séquences rapprochés pour être véritablement à ses côtés.

NB : Plante, ancien nageur, a choisi pour les rôles principaux de vraies nageuses. Katerine Savard, médaillée de bronze du 4 x 200 m nage libre à Rio est une Nadia désarmante de sincérité et de justesse, une révélation – elle s'est qualifiée pour les JO de Tokyo 2021 sur le 100 m papillon. Avec elle, Ariane Mainville (médaillée de bronze à Rio sur le 4 x 100 m nage libre) est sa pétillante amie Marie-Pierre, tandis qu'Hilary Caldwell (médaillée de bronze au 200 m dos à Rio) et la jeune promise Cailin McMurray complètent l'équipe (JC).

Le Sommet des dieux

DE PATRICK HUMBERT – 2021, FRANCE, 95'
ANIMATION



© Le Sommet des Dieux – 2021 / Julianne Films / Folivari / Mélusine Productions / France 3 Cinéma / AuRA Cinéma

George Mallory et Andrew Irvine ont-ils atteint le sommet de l'Everest le 8 juin 1924 ? Le corps de Mallory sera retrouvé en 1999 mais pas son appareil photographique dont les clichés auraient pu attester de leur réussite ou de leur échec. À partir de ce mystère, Jirō Taniguchi a créé un célèbre manga, *Le Sommet des dieux*, adapté du roman éponyme de Baku Yumemakura. L'histoire, c'est celle de Fukamachi, un photographe alpiniste qui part à la recherche du mystérieux Habu, un immense alpiniste disparu depuis des années, et qui serait en possession du Kodak Vest Pocket de Mallory. Subjugué par ce récit, Patrick Humbert signe un remarquable film démontrant, une fois de plus, combien l'animation est devenue une spécialité française. La qualité des dessins, les scènes d'escalade, belles et angoissantes intégrées à un décor de montagne pratiquement photographique, la délicatesse de la mise en scène, habillent ce récit d'aventure en quête d'un absolu oppressant, d'une profondeur quasi religieuse qui témoignent d'un monde de passionnés, assoiffés de conquêtes impossibles. La mort plane au cœur des massifs gigantesques, fait entendre sa colère dans le fracas des avalanches ou le sifflement incessant du vent le long des parois dans une bande sonore impressionnante et magnifique, à la fois réaliste et onirique. (JC)

L'Odyssée des jeux Olympiques

DE BENOÎT HEIMERMANN
ET JEAN-CHRISTOPHE ROSÉ – 2021, FRANCE, 110'
DOCUMENTAIRE, HISTOIRE DU SPORT

Ce remarquable documentaire retrace l'odyssée tumultueuse et tourmentée de cet événement planétaire et sportif unique, de sa genèse par Pierre de Coubertin en 1896 à la mise en place de sa dernière édition à Tokyo, déplacée de 2020 à 2021 pour cause de pandémie mondiale (Covid19). Puisant avec bonheur dans des images d'archives, certaines connues d'autres inédites, parfois colorisées pour plus de réalisme mais toujours passionnantes, les deux auteurs qui connaissent parfaitement leur sujet expliquent à travers une construction chronologique claire et une richesse d'informations impressionnantes, comment le vœu de fraternité, de paix, de trêve qui était à la base de leur renaissance a été souvent mis à mal au fil des éditions. Ils rappellent combien l'olympisme moderne est devenu, au fil des éditions, une machine à la fois politique et mercantile qui n'échappe pas à la corruption et aux soubresauts d'un monde en mouvement. Pas question, toutefois, de passer sous silence les exploits des immenses champion·nes, de Jesse Owens à Usain Bolt, de Nadia Comaneci à Marie-José Perec, d'oublier combien le sport reste un fabuleux creuset d'émotions et de plaisir, de passion et d'exaltation, de doute et de pleurs aussi. (JC)

Les Sorcières de l'Orient

DE JULIEN FARAUT – 2021, FRANCE, 100'
DOCUMENTAIRE, HISTOIRE DU SPORT



©UFO Distribution

Les Sorcières de l'Orient, c'est l'équipe féminine japonaise de volley qui domina son sport dans les années 1960 avec 258 matchs consécutifs remportés! Elles deviennent championnes du monde en 1962 puis remportent la médaille d'or olympique chez elles à Tokyo.

Julien Faraut, à qui l'on doit le documentaire expérimental *L'Empire de la perfection* (2018) sur le tennisman John McEnroe à Roland-Garros, est allé au Japon pour retrouver cinq d'entre elles, les interroger et les réunir le temps d'un repas où elles livreront quelques secrets bien gardés... comme leur surnom!

Avec un grand soin donné aux images sur une musique électronique envoûtante, il monte de longues séquences de volley alternant des archives en couleur d'une qualité rare avec des extraits du dessin animé *Les Attaquantes*, directement inspiré de la carrière des Sorcières puisque les deux finales (mondiale et olympique) y sont reproduites.

Symbolisant le miracle économique et culturel du Japon ravagé après la Seconde Guerre mondiale, le parcours des Sorcières est marquant. Leurs témoignages évoquent la place des femmes dans la reconstruction du pays (elles étaient ouvrières dans une usine textile) et comment leur victoire fut celle d'un peuple enfin debout. (JC)

Olga

D'ELIE GRAPPE – 2021,
FRANCE-UKRAINE-SUISSE, 85'
FICTION, FEMMES ET SPORT, SPORT ET POLITIQUE

Une jeune gymnaste ukrainienne est envoyée en Suisse dans la famille de son père, par sa mère, journaliste engagée dans les manifestations pro-européennes de novembre 2013 à Kiev en Ukraine. S'entraînant pour le championnat d'Europe sous un nouveau drapeau, elle se retrouve tiraillée entre ses deux pays.

Premier film, *Olga* décrit le parcours poignant de cette jeune fille, obligée de changer de nationalité pour intégrer l'équipe helvétique. Le brutal cours de l'histoire la confronte à la question de l'identité, de l'émancipation et de son engagement, tant dans le sport de haut niveau que dans le combat pour la liberté. Anastasia Budiashkina, gymnaste de haut niveau dans un premier rôle, est une Olga impressionnante et magnétique, butée et indépendante, presque mutique. Les très belles scènes d'entraînement souvent filmées en plans rapprochés et ponctuées de gros plans s'intègrent parfaitement à la dramaturgie. En effet, pour toucher à la vérité, Elie Grappe a fait appel à de vrais sportives de haut niveau et il s'attache à ces interstices (le souffle, la respiration, le regard...) entre les figures qui en racontent l'intimité. Les gymnastes de l'équipe suisse et l'entraîneur (Jérôme Martin) jouent pratiquement leurs propres rôles. (JC)

2. Passer le témoin : Les films des parrains et marraines

« Le cinéma permet d'humaniser le sport »
Propos recueillis par Julien Camy.

Quels sont vos premiers souvenirs de sport au cinéma ?

Pour moi, c'est évidemment *Joue-la comme Beckham* qui arrive en 2002 au moment où j'intègre le PSG. L'image de Keira Knightley en brassière sur le terrain n'est pas sans me rappeler la célèbre photo de la joueuse américaine Brandi Chastain, célébrant ainsi la victoire des États-Unis à la coupe du monde 1999 devant plus de 90 000 personnes. Cette photo et ce film permettent d'affirmer aux yeux de tou·tes que tout est possible et

font naître le rêve pour les jeunes filles du monde entier. Afficher ainsi le corps sportif de la femme sans le sexualiser, visibilise et affirme un message d'égalité au grand public.

Ce film montre également le rôle important de la famille dans la confiance qu'elle accorde ou non à la jeune fille dans sa volonté de faire un sport encore marqué par des représentations très masculines. L'acceptation de sa famille passe souvent par la reconnaissance des autres et du système. Alors je me l'approprie mais c'est l'histoire de beaucoup de

personnes et je pourrais vous citer de nombreux exemples de filles qui n'ont pas été autorisées à jouer au football par leurs familles.

Que peut le cinéma par rapport au sport ?

Les films de fiction comme les documentaires permettent de changer notre regard, de changer la façon de montrer les sportifs et dans notre cas, avec *Little Miss Soccer*, les footballeuses et leur émancipation par la pratique sportive. Nous voulions raconter le sport en le rattachant à notre société, à son actualité et à la place de la femme. Percer sa bulle et de ce qu'on nous donne à voir pour le croiser avec des histoires de vie authentiques et colorées de cultures, pour le rendre humaniste.



Footballeuse de haut niveau de 1998 à 2012, Candice Prévost a commencé au club d'Evreux (EAC), chez elle, avant d'intégrer le Paris Saint-Germain pendant près de dix ans au poste de milieu de terrain et d'être sélectionnée en équipe de France. Candice et ses coéquipières remportent le premier trophée de l'équipe féminine : le challenge de France (coupe de France) et deviennent vice-championnes de France en 2011, ce qui les qualifie pour la première Champions League de l'équipe fanion. Elle raccrochera les crampons l'année suivante.

Elle reste dans l'univers du football en tant que consultante pour différents médias, puis secrétaire générale de la Ligue de football amateur. En 2019, elle coréalise avec Méлина Boetti un documentaire, *Little Miss Soccer*, sur les femmes qui font le football à travers le monde. Depuis 2020, elle s'occupe de la partie sociale, humanitaire et éducative au sein de la Fondation PSG, ce qui correspond bien à l'ensemble de son parcours et à sa formation initiale de professeure d'EPS.

Candice Prévost, la marraine

Ex-footballeuse au PSG et en équipe de France

Filmer l'activité sportive en elle-même est difficile. La réalisation est un point de vue qui va apporter un angle, une prise de position selon le message qu'on souhaite mettre en exergue. Pour *Little Miss Soccer*, il était difficile de rentrer à l'intérieur d'un terrain et chaque pays détient une culture à laquelle la réalisation doit s'adapter.

De plus, on ne filme pas de la même façon si c'est du football de haut niveau, si ce sont des sportifs amateurs ou si ce sont des histoires de vie où le message est le sujet. La manière de montrer le sport est dépendante du système et de l'histoire que l'on veut raconter et le fait que le cinéma s'en empare permet de le rendre accessible, de vulgariser notre monde trop souvent dans sa bulle.

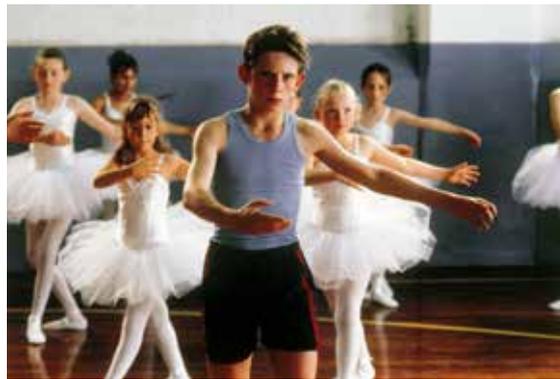
Le cinéma de fiction a une place particulière ?

La fiction va raconter une histoire à travers le sport et diffuser un message. Le cinéma de fiction permet d'humaniser le sport et c'est passionnant. Il ouvre le champ des possibles à tout le monde par l'émotion. Après avoir vu *Billy Elliot*, je suis certaine que des garçons se sont dit qu'ils avaient aussi le droit de faire la danse, comme les filles et le football après *Joue-la comme Beckham*. Le cinéma permet de questionner notre imaginaire.

« C'est un film qui m'a marqué et dans lequel je m'y retrouve en miroir. Comme Billy avec la danse, il fallait que les filles fassent leur place dans le football à mon époque. Malheureusement, c'est toujours un peu vrai. Et puis le film fait partie de cette école britannique du cinéma social à la Ken Loach et c'est donc très authentique et l'authenticité touche au cœur. Ce film me parle beaucoup. »

Billy Elliot

DE STEPHEN DALDRY – 2000,
GRANDE-BRETAGNE, 110'
FICTION, PATRIMOINE, DIVERSITÉ,
MASCULINITÉS



© 2000 Tiger Aspect Pictures (Billy Boy) Ltd – All rights reserved

Fils d'un mineur en grève dans une Angleterre appauvrie, Billy a 10 ans. Alors qu'il prend des cours de boxe comme les autres garçons du village, il découvre le cours de danse classique de la salle voisine, uniquement constitué de filles. Sans que sa famille le sache, il se met à suivre des cours de danse, encouragé par sa professeure qui décèle en lui un grand potentiel.

Sélectionné lors de la Quinzaine des réalisateurs du festival de Cannes sous le titre *Dancer, Billy Elliot* est une merveille de justesse dans l'écriture, la réalisation et l'interprétation. D'ailleurs plus de 2000 jeunes garçons ont été auditionnés avant de trouver l'acteur idéal pour jouer Billy. Réussissant la symbiose parfaite entre le réalisme social de l'école britannique et le mélodrame classique, Daldry évite les écueils attendus grâce notamment à un scénario qui sait intelligemment proposer une réflexion transversale entre les arts et les luttes sociales. « Comme Arthur Scargill, leader des mineurs lors de la longue grève de 1984-1985, nous avons essayé de faire passer l'idée que notre société est appauvrie du fait de l'impossibilité qu'ont les gens créatifs et volontaires de s'exprimer », explique le scénariste Lee Hall. (JC)

Stéphane Diagana, le parrain

Champion du monde du 400 m haies en 1997
et du 4x400 m en 2003, ex-recordman d'Europe du 400 m haies

« Dans *Red Army*, tout tourbillonne, vous emporte et vous fascine. Le tourbillonnement, c'est sur la glace tout d'abord, magique et hypnotique ! C'est celui de cette équipe de hockey soviétique, double championne olympique et septuple championne du monde, qui écrit dans les années 80 l'une des plus belles pages de l'histoire de ce sport. C'est dans la tête ensuite, celle de Viktor Tikhonov, coach et stratège de génie de ce collectif de légende. C'est dans l'Histoire enfin, celle de la guerre froide, qui ballote d'Est en Ouest le destin de ces joueurs d'exception ! »

The Red Army

DE GABE POLSKY – 2014, USA, 85'
DOCUMENTAIRE, HISTOIRE DU SPORT,
SPORT ET POLITIQUE



© ARP SELECTION

Dans les années 1970 et 1980, l'équipe de hockey d'URSS semblait invincible, composée des meilleurs joueurs du monde, disait-on. Elle était le symbole de la supériorité du régime soviétique qui l'utilisait à des fins propagandistes dans ce climat de guerre froide avec les USA. Gabe Polsky suit la trajectoire de cinq joueurs emblématiques, dont le capitaine et forte tête (il défendra la possibilité pour les Soviétiques de postuler en NHL) et futur ministre des Sports sous Poutine, Viatcheslav Fetissov. Des camps de pratique du CSKA de Moscou (alors qu'ils n'étaient que des enfants) jusqu'à l'époque du «Russian Five» recruté par Scotty Bowman pour les Red Wings de Detroit (1995-1997), au travers d'images d'archives impressionnantes et de témoignages actuels savoureux, le film montre les méthodes originales initiées par le coach Anatoli Tarassov autour du jeu d'échecs et du ballet sur glace dont il compose la chorégraphie pour faire jouer son équipe. Documentaire extraordinaire, *Red Army* apparaît comme un glaçant et implacable thriller qui mêle avec une grande intelligence politique, sport et propagande. (JC)

Le sport, les corps et le monde: un programme de courts métrages sur les représentations sociétales, générationnelles et de genre véhiculées par le sport.

Ce programme de 5 courts métrages se propose d'explorer la diversité de pratiques sportives et des façons de filmer le sport : des sports conventionnels et reconus (natation dans *Grand Bassin*, escrime dans *Gauche touché*, athlétisme dans *Le Bout de la piste*) et des pratiques à la frontière de l'art et du mode de vie (arts du cirque dans *Sur les mains* et saut depuis un parapet dans *Le Grand Saut*). Le sport, les corps et le monde fait ressortir le sport comme un véritable révélateur du rapport des personnages à la famille, à la société, au monde dans lesquels ils sont pleinement inscrits, toujours en tension entre le collectif et l'individuel.

Dans *Gauche touché* c'est la relation d'un adolescent placé en foyer promis à un avenir d'escrimeur professionnel avec sa maîtresse d'armes qui donne à voir comment le sport peut être une passerelle : passerelle pour nouer une relation de respect avec un adulte, figure d'autorité remise en cause par l'adolescent ; passerelle au sein de la société où s'esquisse la possibilité d'une promotion sociale.

Cette thématique de l'inclusivité sociale se retrouve également dans *Le Bout de la piste*, film dans lequel la réussite sportive conditionne la possibilité pour les coureurs maliens de demi-fond de rester sur le territoire français. Le dépassement de soi encouragé par l'entraîneur et inhérent à la pratique sportive professionnelle fait écho au parcours du combattant des immigrés faisant tout leur possible pour accéder à une meilleure vie en France.

La pratique sportive y apparaît comme une discipline du corps tout comme dans *Sur les mains*, portrait documentaire d'un gymnaste circassien partageant avec le spectateur son apprentissage de l'équilibrisme entre efforts douloureux et recherche de plénitude. La figure du coach est ici davantage présentée comme un passeur qui accompagne le développement personnel plus qu'il n'impose son autorité sur l'athlète.

Cette tension entre le dépassement de soi et la recherche de plaisir est poussée à l'extrême dans le documentaire *Le Grand Saut* où la pratique sportive extrême en solitaire permet à un délinquant marseillais de canaliser ses pulsions et conjurer ses angoisses. Le geste sportif consistant à se jeter dans le vide y est abordé comme

un loisir essentiel à l'équilibre psychique du personnage évoluant en marge de la société.

Enfin, le recours à l'animation dans *Grand Bassin* permet de traiter différemment la question du corps en jouant sur les rapports de proportions des corps des nageurs et nageuses qui se jaugent, rivalisent entre eux-elles ou bien se rapprochent dans un élan de séduction. Le film met en scène une coexistence possible de la compétition sportive et d'une pratique ludique.

Gauche touché

D'ALEXANDRE LABARUSSIAT – 2020, FRANCE, 18'40
FICTION, FEMMES ET SPORT, MILIEU CARCÉRAL

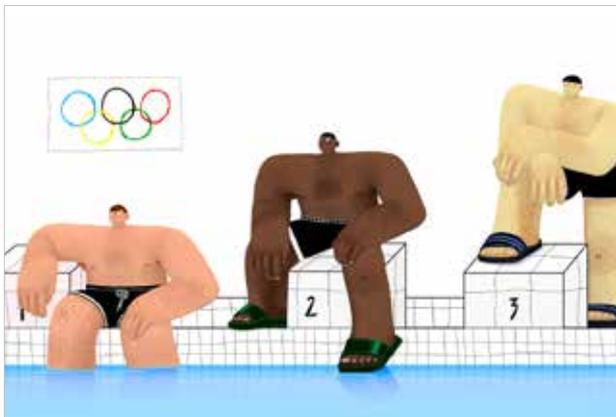


© Origine Films

Valérie, ancienne escrimeuse de haut niveau, se consacre à l'entraînement des jeunes de son club. Elle investit beaucoup d'espoirs dans Hicham, jeune de foyer de 17 ans à l'énorme potentiel sportif. Alors qu'arrivent les vacances d'été, Valérie apprend qu'Hicham envisage de quitter le club.

Grand Bassin

DE HÉLOÏSE COURTOIS, VICTORI JALABERT,
CHLOÉ PLAT, ADÈLE RAIGNEAU
2018, FRANCE, 6'37
ANIMATION



© École des Nouvelles Images

Un après-midi à la piscine.

Sur les mains

D'AUDREY ESPINASSE, SAMI LORENTZ
2018, FRANCE, 6'49
DOCUMENTAIRE



© La Toile Blanche

Saint-Denis. Sous le chapiteau de l'Académie Fratellini, Francisco s'entraîne patiemment, rigoureusement, pour apprendre les bons gestes. Éric Varelas, son professeur, l'accompagne pas à pas sur le long et difficile chemin de l'équilibre, du corps en suspension.

Le Bout de la piste

DE SOPHIE THOUVENIN – 2018, FRANCE, 19'35
FICTION, FEMMES ET SPORT, SPORT ET POLITIQUE



© Takami productions

Lala est la seule fille d'un groupe de quatre jeunes coureurs de demi-fond venus du Mali. Leur visa arrive à terme. Menés par Loïc, leur coach, il leur reste une dernière chance pour être remarqués par un sélectionneur et accéder à leur rêve : intégrer un club français.

Le Grand Saut

DE NICOLAS DAVENEL, VANESSA DUMONT
2018, FRANCE, 12'01
DOCUMENTAIRE, DIVERSITÉ



© Superstructure

À 22 ans, Alain Demaria est déjà une légende marseillaise. Parmi tous les « minots » qui sautent de la corniche Kennedy en pleine ville à plus de 13 mètres, il est le seul à plonger la tête la première, le poing en avant « pour casser l'eau ». Depuis toujours, le saut lui permet de canaliser ses pulsions en s'offrant des sensations extrêmes. Mais Alain grandit, et il sait qu'il ne pourra pas éternellement braver le vertige des hauteurs.

« De l'esprit de compétition à la solidarité »

Premier court métrage professionnel de la réalisatrice iranienne Sarah Saidan, *Beach Flag* marque les esprits par sa portée universelle, son regard sur la condition des femmes et la transmission des valeurs du sport. Servi par des personnages féminins loin des stéréotypes de genre (d'un point de vue occidental comme oriental), le film aborde une multitude de sujets avec justesse et intelligence.

Film sur le sport et l'esprit de compétition, il n'en reste pas moins un regard sur la place des femmes dans un pays où elles ont peu ou prou accès aux activités sportives, avec toute l'absurdité des situations que cela génère. Mais plutôt que d'être un obstacle, le sport est ici un challenge voire un espace de liberté où l'individu prend le pas sur le système et la société, où la compétition laisse place à la solidarité.

Il n'est pas anodin que Vida, personnage principal, soit ici une adolescente téméraire et pugnace. Elle est celle qui évolue le plus tout au long du film. Celle qui saisit avec âpreté la réalité de son pays et les obstacles liés à la condition des femmes, par une mise en scène subtile qui joue entre le rêve et la réalité. Elle finit par transcender son désir de gagner pour devenir actrice de son monde. Par humilité (elle a trouvé meilleure adversaire) et surtout par solidarité (nous pourrions même parler de sororité, notamment sur la question du mariage forcé), elle sort de son individualité et parvient à déjouer le système et ses codes au bénéfice d'une autre. Initialement rivales, Vida et Sareh sont finalement alliées.

Véritable récit initiatique, *Beach Flag* est porté par une animation 2D au trait et au design épurés pour laisser toute leur place aux sujets qu'il porte ; un film emblématique qui saura résonner auprès de toutes et tous, sur plusieurs générations.

Beach Flag

DE SARAH SAIDAN – 2014, FRANCE, 13'39

ANIMATION, FEMMES ET SPORT,
SPORT ET POLITIQUE

Vida est une nageuse sauveteuse iranienne de dix-huit ans. Favorite dans son équipe, elle est décidée à se battre pour décrocher la première place à une compétition internationale en Australie. Mais, avec l'arrivée de Sareh, aussi rapide et talentueuse qu'elle, elle va être confrontée à une situation inattendue. (JC)

« Dans le cadre de "Cours, saute, filme, regarde!", j'ai choisi de marrainer deux films réalisés par des personnes détenues de la maison d'arrêt de Bonneville, sous la direction de Florent Labre. »

Depuis la prison et les montagnes de la région Auvergne Rhône-Alpes, deux récits – une fiction et un documentaire – s'imaginent dans un travail de coopération qui relie deux dynamiques, celle du sport et celle du cinéma.

Ces films témoignent de l'intérêt de faire ensemble, et particulièrement en milieu pénitentiaire, pour permettre aux projets des uns et aux projets des autres de prendre de l'ampleur.

Dans le film *Éloge des oiseaux* comme dans *Des préjugés à l'après jugement*, on ne sait plus qui provoque quoi ? Est-ce le désir de faire un film qui provoque et nourrit le projet sportif ou est-ce le projet sportif qui provoque et nourrit le désir de film ?

Le cinéma se met-il au sport ou est-ce le sport qui se met au cinéma ?

Peu importe, car ces films sont avant tout des lieux de vie et de possible, où chacun prend part et partage une expérience commune. Ces films nous parlent de liberté, de rencontre, de dépassement, des notions qui accompagnent l'univers du sport comme celui du cinéma.

Éloge des oiseaux

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR GÉNÉSIS, RACHID, BAYRAM ET DEXTER (PERSONNES DÉTENUES DE LA MAISON D'ARRÊT DE BONNEVILLE), SOUS LA DIRECTION DE FLORENT LABRE – PRODUCTION LABEL VIE D'ANGE 2018, FRANCE, 16'29

FICTION, MILIEU CARCÉRAL

Dans *Éloge des oiseaux* un atelier de parapente avec les détenus de la maison d'arrêt de Bonneville devient l'occasion d'un récit sur le désir universel de liberté, dans lequel les suggestions littéraires (Leopardi) se mêlent poétiquement aux références animalières et à la nature sauvage.

Des préjugés à l'après jugement

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR NASSEM, HERVÉ, TEDDY ET ANTONY (PERSONNES DÉTENUES DE LA MAISON D'ARRÊT DE BONNEVILLE), SOUS LA DIRECTION DE FLORENT LABRE – PRODUCTION LABEL VIE D'ANGE 2018, FRANCE, 39'

DOCUMENTAIRE, MILIEU CARCÉRAL, HANDICAP

Ouvrir les portes et faire tomber les préjugés pour permettre à Odile, Michel et des personnes détenues de la maison d'arrêt de Bonneville de se rencontrer et de s'aventurer en montagne dans une « échappée solidaire ». Les uns portés par les détenus, les autres portés par une sensation de liberté retrouvée. Ensemble, ils se hissent en haut de sommets pour faire face au Mont-Blanc. Ensemble, ils s'émancipent et font face à eux-mêmes.

« Le film *Champions* a pour héros une équipe espagnole de basket-ball composée de personnes avec un handicap intellectuel. C'est un handicap qui est peu représenté au cinéma, notamment dans les films sportifs. »

Lorsque le cinéma s'intéresse à la thématique « sport et handicap », il est plus souvent question de handicap moteur, ce qui est certes positif mais contribue à renforcer dans l'esprit du grand public l'association : handicap = fauteuil roulant.

À travers l'humour, et en suivant un personnage totalement extérieur à ce milieu mais contraint d'y évoluer, les spectateurs peuvent ainsi découvrir dans *Champions* une autre facette du handicap. La question de la visibilité dans la fiction est importante puisque, même lorsque les handicaps sont visibles, les personnes concernées sont bien souvent invisibilisées dans la société : on ne voit pas ces personnes à l'école, dans le monde du travail, voire plus largement dans l'espace public. Grâce au médium film, il est possible de découvrir une partie des réalités que peuvent vivre les personnes en situation de handicap et sensibiliser ainsi les spectateurs. Cela rejoint les missions de Culture Relax (ex Ciné-ma différence) qui propose de partager, lors de séances inclusives, les salles de cinéma entre public avec et sans handicap pour que chacun puisse vivre les films et exprimer ses émotions à sa façon mais également se rencontrer.

Une dernière raison pour le choix de ce film est qu'il est très drôle, en riant avec les personnages sans jamais se moquer d'eux !

Champions *Campeones*

DE JAVIER FESSER – 2018, ESPAGNE, 118'
FICTION, HANDICAP



© le Pacte.

Marco Montes est l'entraîneur adjoint de l'équipe de basket de l'Estudiantes Madrid en Liga ACB. Personnage arrogant, il est licencié de son travail après une altercation avec l'entraîneur principal de l'équipe. Par ailleurs, son couple bat de l'aile car Sonia, sa compagne, désire un enfant, alors qu'il fuit cette responsabilité. Un soir, après avoir trop bu, il cause un accident de la route. Arrêté, il est puni d'une lourde amende. Il doit alors choisir entre deux années de prison ou 90 jours de travail d'intérêt général en tant qu'entraîneur d'une équipe de basket constituée de sportifs débutants handicapés. Après un premier refus, il finit par accepter à contre-cœur, jusqu'à découvrir qu'il peut beaucoup apprendre du monde du handicap. Peu à peu, l'équipe devient de plus en plus compétitive et se qualifie pour le championnat national. (JC)

Thokozani Football Club: Team Spirit

DE THEMBELA DICK – 2014, AFRIQUE DU SUD, 22'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT, LGBTQIA+,
DIVERSITÉ

La réalisatrice Thembele Dick nous invite à suivre le parcours d'une équipe de footballeuses sud-africaines lesbiennes qui ont choisi de rendre hommage à l'une des leurs, Thokozani Qwabe, victime d'un crime lesbophobe. Voir ces joueuses évoluer sur les terrains de terre battue du township d'Umlazi, lors des matchs à Durban ou dans leur vie quotidienne nous invite à comprendre leur combat au quotidien.

À l'origine du Thokozani Football Club, il y a la grande photographe et activiste Zanele Muholi et sa sœur Lizzy Muholi qui a conçu un projet d'hébergement pour ces jeunes lesbiennes. Certaines étant rejetées par leur famille.

Au-delà de l'aspect sportif, c'est cette entraide chaleureuse et concrète qui s'est mise en place et qui réunit toutes ces femmes. C'est en équipe qu'elles ont choisi de combattre la lesbophobie mais aussi de partager sur le terrain leur joie d'être visibles.

Un film très réussi, sensible et fort, qui ouvre le débat sur le sport et la place des lesbiennes au-delà des frontières de l'Afrique du Sud. Et sur la solidarité, la sororité, l'activisme et les luttes pour les droits des lesbiennes dans le sport et la société.

Ce film a été produit par Les Dégommeuses, une équipe de foot lesbienne et trans française.

À corps perdus

DE MAGALI CHAPELAN – 2020, FRANCE, 74'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT

À travers le portrait de Zoé, jeune étudiante en éducation physique et sportive, nous découvrons l'univers de la préparation au professorat d'éducation physique et sportive (EPS). L'EPS est la seule matière à l'école, où le barème de notation est différent pour les filles et les garçons.

Zoé, utopiste et fière de l'être, aimerait faire bouger les lignes. Pour elle, combattre les inégalités de sexe est une évidence, une priorité et un combat au quotidien.

Zoé mène l'enquête et tente de répondre aux interrogations sur la construction du genre.

Le terrain et les salles de sport lui permettent d'observer et de questionner le ressenti de sportives, qu'elles soient amateurs ou professionnelles, gymnastes ou joueuses de rugby.

On suit Zoé dans son évolution intime et sa préparation physique et mentale.

Ce film subtil dresse à la fois le portrait d'une jeune femme et l'itinéraire d'une recherche sur le genre, le corps et le sport.

« Je suis particulièrement sensible à l'esthétisme et à l'atmosphère de ce film où Robert Redford est à une période charnière de sa carrière comme son personnage, juste avant qu'il ne soit trop vieux pour jouer un sportif professionnel. Cet enchaînement narratif avec la naissance d'un prodige, le tunnel mystérieux, puis le mythe du come-back avec sa rédemption, l'exploit et son crépuscule se mélange parfaitement avec des figures de polar (le juge, la vamp, le journaliste) et une intrigue sentimentale calquée sur le baseball, ce sport familial, symbole de la transmission. »

Le Meilleur *The Natural*

DE BARRY LEVINSON – 1984, USA, 134'
FICTION, PATRIMOINE

Middle West, 1918. Roy Hobbs est un adolescent passionné de baseball. Il se fabrique une batte dans le bois de l'arbre foudroyé au pied duquel son père a été terrassé par une crise cardiaque. Six ans plus tard, Roy a 20 ans et se fait remarquer par un recruteur. Il part pour Chicago et rencontre Harriet Bird, une femme belle et dangereuse, recherchée par la police. Elle tire sur Roy et le blesse gravement. Seize ans plus tard, Roy est à New York, engagé par les Knights, une équipe très faible.

Adapté du roman éponyme de Bernard Malamud, *Le Meilleur* décrit l'univers du baseball des années 1930. Robert Redford incarne avec force, détermination et sobriété ce personnage inspiré de trois grands joueurs : Eddie Waitkus, qui s'est réellement fait tirer dessus en 1949 par une femme fragile et dérangée, Joe Jackson, qui fut compromis dans l'affaire des matchs truqués des Chicago White Sox en 1919, et Bama Rowell qui, le 30 mai 1946, explosa d'un coup magistral l'horloge Bulova de l'Ebbets Field de New York. Avec quatre nominations aux Oscars 1985 et un beau succès commercial, ce film très classique, au casting impeccable (tant masculin que féminin), empreint de poésie et accompagné d'une belle musique signée Randy Newman, est un joli moment de cinéma. (JC)

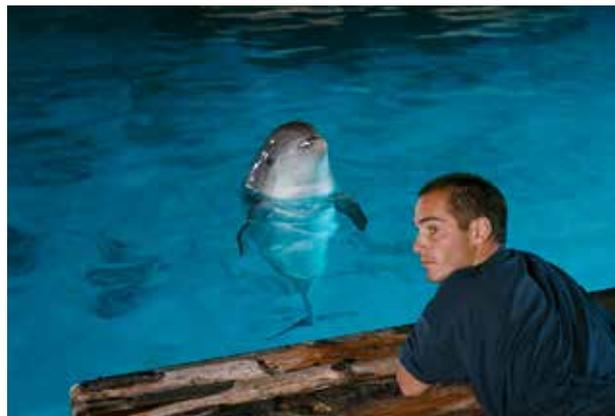
Michaël Jérémiasz

Champion paralympique de tennis
en fauteuil roulant en double en 2016
et ex-numéro 1 mondial

« Pour moi, ce film représente mon enfance dans le sud, en Espagne, en Corse. C'est la famille, la liberté, la fratrie, les relations amicales et l'innocence qui m'embarquent. Les deux amis ont une relation différente avec leur sport, pour Jacques, c'est un élément de survie et pour Enzo, plus torturé, il détient une fonction expiatoire. C'est le film culte de mon enfance dont je suis capable de réciter toutes les répliques par cœur. »

Le Grand Bleu

DE LUC BESSON – 1988, FRANCE-USA-ITALIE,
132' VC, 168' VL
FICTION



© COLLECTION GAUMONT.

En Grèce, Jacques Mayol et Enzo Molinari, deux enfants, passent leur temps dans l'eau et se lancent des défis à qui restera sous l'eau le plus longtemps. Adultes, ils continuent et atteignent des profondeurs record.

Luc Besson s'est inspiré de la rivalité du Français Jacques Mayol et de l'Italien Enzo Maiorca, les deux plus grands apnéistes du monde dans les années 1970 et 1980.

Ce film au très gros budget, qui demanda neuf mois de tournage dans plusieurs pays, est une belle réussite. Long et lent, envoûtant, sensible et déconcertant, il illustre la mort « comme une délivrance, une paix définitive, un chant », dira Luc Besson. Jean-Marc Barr (Jacques Mayol) est impressionnant, étrange homme-poisson asexué, décalé, à la poursuite d'un rêve inaccessible. Jean Reno (Enzo Molinari), acteur fétiche du cinéaste, est égal à lui-même, monolithique et imposant. La bande originale, créée par Éric Serra, en parfaite adéquation avec l'abstraction bleutée du film, participera au succès du film. Le film obtiendra deux Césars en 1989. D'abord mal accueilli par la critique au Festival de Cannes 1988, Le Grand Bleu sera rapidement réhabilité lors de son exploitation qui rassemblera plus de neuf millions de personnes en France. Un film culte. (JC)

« La violence et la souffrance exprimées dans ce film me touchent mais c'est souvent la réalité du sport de haut niveau et des sports de combat. On ne joue pas au tennis comme on la boxe et j'aime connaître les aspérités de ces personnages abîmés par la vie. Dans les films de boxe, les parcours des combattants sont souvent brutaux. Issus de quartiers populaires, ils développent encore plus l'envie de se bagarrer. Le sport a cette fonction expiatoire et c'est comme ça que je le pratique mais pas pour des raisons aussi troubles que Jake LaMotta! Je suis moins torturé. Le sport a cette capacité de nous débarrasser de nos travers, de nos névroses. *Raging Bull* est passionnant pour cela. »

Raging Bull

DE MARTIN SCORSESE – 1980, USA, 129'

FICTION, HISTOIRE DU SPORT, MASCULINITÉS



© 1980 Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. All Rights Reserved.

1964. Le champion de boxe Jake LaMotta est dans une loge, gros, le visage bouffi, un cigare à la bouche, il cite Shakespeare et déclare « *Bien que je sache boxer, je préfère déclamer. Ça, c'est du spectacle.* » Et sur cette dernière phrase, les coups pleuvent entre Jimmy Reeves et Jake LaMotta. Nous sommes en 1941. L'épopée glorieuse et chaotique du boxeur est en marche.

Quatre ans après *Rocky* qui avait revisité le film de boxe, Martin Scorsese invente une nouvelle façon de filmer ce sport dans ce biopic discordant et radical sur Jake LaMotta. Magnifiquement scénarisé par Paul Schrader et Mardik Martin à partir de l'autobiographie de LaMotta, *Raging Bull* emprunte aux grands films de boxe torturés des années 1940 et 1950 leur sublime noir et blanc, mais ses choix esthétiques, narratifs et techniques en font une œuvre unique. Ce portrait d'un être impulsif, brutal, d'une jalousie malade, autodestructeur, pathétique dans sa quête expiatoire, est porté par un Robert De Niro hallucinant (Oscar du meilleur acteur 1981), qui s'entraîne pendant plusieurs mois sous la houlette de LaMotta lui-même, avant de grossir de plus de trente kilos pour incarner le boxeur vieilli et déchu. Minée par les combines, infiltrée par la mafia, la boxe n'a plus aucune fonction rédemptrice, elle n'est qu'un combat d'une sauvagerie sans limites, que Scorsese filme avec une seule caméra située à l'intérieur des cordes : gros plans subjectifs courts, champs-contrechamps chaotiques et ralentis de gants qui frappent et de visages qui éclatent... Le montage démentiel de Thelma Schoonmaker rafle très justement l'Oscar 1981. (JC)

« Je pense que je pourrais revoir la causerie finale des vestiaires des milliers de fois sans m'en lasser et avec toujours les mêmes frissons. Al Pacino est immense dans cette scène. D'ailleurs, l'entraîneur de l'équipe de France de volley-ball, Laurent Tillie s'en servait pour motiver ses joueurs. C'est vous dire la puissance du cinéma et du sport résumée ici! »

L'Enfer du dimanche *Any Given Sunday*

D'OLIVER STONE – 1999, USA, 156'

FICTION, FEMMES ET SPORT, MASCULINITÉS

Les Miami Sharks traversent une mauvaise passe. Pour y remédier, Christina Pagniacchi, la présidente, est prête à se séparer de Rooney, le quarterback vedette, et de Tony D'Amato, l'entraîneur charismatique. Rooney se blesse, le jeune Willie Beamen le remplace et s'oppose rapidement aux directives de Tony...

L'Enfer du dimanche est sans conteste le plus connu et le plus spectaculaire des films de foot US. Oliver Stone a construit un scénario solide, classique certes, mais intelligent et efficace autour de cette névrose de l'Amérique. Il n'oublie rien de la pression sportive, médiatique, psychologique, des enjeux financiers des propriétaires des équipes, des magouilles entre agents de joueurs, de la guerre des ego, du dopage omniprésent, de la violence impressionnante du combat sur le terrain, de l'intensité sauvage des instants de vestiaire, des salaires démentiels, de la fragilité de la gloire. Il filme les séquences de jeu comme personne. Toutefois, *L'Enfer du dimanche* n'a pas bénéficié de l'aide de la NFL, inquiète du résultat. Stone a donc « créé » une ligue fictive, a inventé des logos et des noms d'équipes. Les Miami Dolphins deviennent les Sharks et le Super Bowl la Pantheon Cup. (JC)

3. Les films de la direction du patrimoine cinématographique du CNC

LE PROGRAMME PARRAINÉ

Programme de Vues Lumière

PRODUCTION SOCIÉTÉ A. LUMIÈRE ET SES FILS
1896-1899, FRANCE, MUET, 9'
DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE



© Institut Lumière

Les vues rapportées convoquent des thématiques récurrentes telles que la famille, les loisirs, le travail, la ville, les événements politiques, mais curieusement, le sport se révèle un sujet assez peu évoqué en tant que tel puisqu'on dénombre à peine une soixantaine de bandes inscrites dans les catalogues de vente de la société Lumière sur un corpus qui comprend plus de 1400 titres. Cependant, dès 1896, un opérateur demeuré inconnu rapporte l'une des premières vues sportives inscrites au catalogue puisqu'elle porte le n°16, montrant un combat de boxe en plein air : *Boxeurs*, tourné en Angleterre, premier pays visité par les caméramans de la société lyonnaise.

Bien que le développement du Cinématographe soit contemporain des premiers jeux Olympiques, la société A. Lumière et ses fils n'a pas envoyé

« Après l'invention du Cinématographe et la première séance publique au Salon indien du Grand Café le 28 décembre 1895, dès l'année suivante, les frères Lumière recrutent des opérateurs qu'ils envoient à travers la France et dans le monde pour illustrer et faire connaître la vie quotidienne des différentes contrées visitées. »

d'opérateurs en Grèce pour filmer les jeux. Et plus surprenant encore, aucune vue n'a été prise lors des Olympiades à Paris en 1900, dans le cadre de l'Exposition universelle, alors que cette dernière a été abondamment documentée par les deux frères.

Le sport n'apparaît donc pas comme une thématique spécifique dans la production de la société. Il s'agit souvent de vues montrant des militaires à l'exercice ou des sujets pouvant apparaître comme « exotiques » tels ces combats de kendo pris par Constant Girel au Japon en 1897. Rares sont les compétitions sportives qui ont été filmées, comme la série prise à l'île Barbe à Lyon, lors des fêtes de gymnastique en 1897 et dont ce programme propose trois vues. Force est de constater, à la lecture du catalogue, que les opérateurs Lumière ont davantage été fascinés par les activités circassiennes...

Mais reste un ensemble de bandes abordant tous les types de disciplines, prises en France et à l'étranger entre 1896 et 1903, comme le donne à voir la sélection proposée.

Dominique Moustacchi

Cheffe de projets éditoriaux, direction du patrimoine cinématographique du CNC

N° 16, Boxeurs

INCONNU – GRANDE-BRETAGNE, 1896

Combat en plein air des boxeurs Pedlar Palmer et Donovan.

N° 190, Leçon d'escrime : Assaut

INCONNU – FRANCE, LYON, 1897

Succession d'attaques et de parades défensives d'escrimeurs. Il est possible que cette vue présente l'entraînement du 98^e régiment de ligne cantonné à Lyon.

N° 194, Voltige

INCONNU – FRANCE, LYON, CASERNES DE LA PART-DIEU, 1896-1897

Une première version de ce titre, non inscrite dans les catalogues de vente, a été tournée en 1895 et programmée lors de la première séance publique du Cinématographe le 28 décembre 1895.

N° 454, Sauts au cheval en travers

N° 458, Sauts à la perche

N° 459, Mouvements d'ensemble

INCONNU – FRANCE, LYON, 1897

Ces trois vues font partie de la série (qui en comporte sept) sur les gymnastes aux fêtes de gymnastique le 2 mai 1897 sur l'île Barbe à Lyon.

N° 926, Escrime au sabre japonais

CONSTANT GIREL – JAPON, KYOTO, HONSHU, OCTOBRE 1897

Huit lutteurs se livrent à plusieurs combats de kendo.

N° 999, Exercices de gymnastique

INCONNU – ITALIE, 1898

Démonstration de divers exercices de gymnastique par un groupe d'enfants.

N° 1057, Les Gymnastes à Turin

INCONNU – ITALIE, TURIN, EXPOSITION NATIONALE ET D'ART SACRÉ, JARDINS DE LA CITADELLE, 1898

Un groupe de gymnastes effectue divers mouvements sous la conduite d'un moniteur lors du Congrès national de gymnastique.

N° 1033, Barre fixe

INCONNU – FRANCE, PARIS, JARDIN DU PALAIS-ROYAL, 1899

Vue probablement tournée pendant la kermesse du Palais-Royal en raison du décor et de la date de sortie de la vue.

À la suite de la grande solennité sportive du Grand Prix, des fêtes de toute nature sont organisées à Paris entre le 12 et le 18 juin 1899. Créées au bénéfice des pauvres, ces fêtes ne relevaient d'aucune tradition particulière et n'ont d'ailleurs eu lieu que cette année-là.

La Natation par Jean Taris champion de France (ou Taris, roi de France)

DE JEAN VIGO – 1931, FRANCE, 9'

DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE, HISTOIRE DU SPORT

Le champion du monde de natation Jean Taris nage dans le bassin olympique de la piscine de l'Automobile-Club de France. Sous l'eau à travers les hublots et en surface, au ralenti puis en accéléré, on distingue sa technique de nage et de respiration alternée pour le crawl et la brasse. La façon de pratiquer les virages et de plonger sont également expliqués.

Le Mystère Koumiko

DE CHRIS MARKER – 1965, FRANCE, 45'

DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE, HISTOIRE DU SPORT



© La Sofra

« Koumiko Murooka, secrétaire, plus de vingt ans, moins de trente, née en Mandchourie, aimant Giraudoux, détestant le mensonge, élève de l'Institut franco-japonais, aimant Truffaut, détestant les machines électriques et les Français trop galants, rencontrée par hasard à Tokyo, pendant les jeux Olympiques. Autour d'elle, le Japon... »

Rencontrée durant les jeux olympiques de 1964, Koumiko, une jeune Japonaise francophile et francophone, dévoile un Tokyo pluriel entre traditions, modernité et occidentalisation. En somme, une mégalopole insolite et mystérieuse aux yeux des Européens, tout comme Koumiko qui ne se livre jamais complètement malgré les questions qui lui sont posées tout au long de ses déambulations tokyoïtes.

On n'est pas des marques de vélo

DE JEAN-PIERRE THORN – 2003, FRANCE, 89'

DOCUMENTAIRE, MILIEU CARCÉRAL, DIVERSITÉ, SPORT ET POLITIQUE



© Jean-Pierre Thorn

Arrivé en France avec sa famille à l'âge de quatre mois pour rejoindre son père ouvrier immigré de longue date, Ahmed M'Hemdi, dit Bouda, a passé son enfance à Dugny en Seine-Saint-Denis, avant de devenir un danseur de hip hop réputé. Pris dans la spirale de la toxicomanie à dix-neuf ans, Bouda fait vingt mois de prison. À sa sortie, il replonge. Il est alors condamné à quatre ans de prison assortis d'une interdiction du territoire français de cinq ans. Le jour de sa libération, il est embarqué dans un avion pour la Tunisie. Après neuf mois d'errance, Bouda décide de retourner en France, en septembre 1997. Aujourd'hui, à trente ans, il a tourné la page de la délinquance et s'investit sur le plan professionnel en tant que danseur. En février 2003, il a obtenu une assignation à résidence avec droit au travail, en Seine-Saint-Denis.

« La danse, pour moi, a toujours été l'art le plus proche de celui du cinéma : dans le silence du mouvement – au-delà des mots – elle me permet de dépasser le social pour accéder à l'épique, à l'universel. La danse non pas comme illustration, redondance du réel, mais comme contrepoint, détournement, humour, envol, prolongement du sens, écho faisant vibrer l'émotion »

Propos de Jean-Pierre Thorn,

réalisateur de *On n'est pas des marques de vélo*, dans le dossier de presse du film

Les Seigneurs de Dogtown *Lords of Dogtown*

DE CATHERINE HARDWICKE – 2005,
USA-ALLEMAGNE, 107'

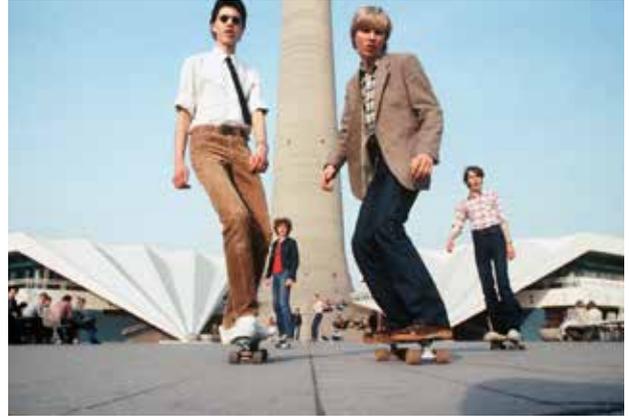
FICTION, DIVERSITÉ

Dogtown, 1975. Ce quartier de Venice, en Californie, est investi par un groupe de jeunes qui passent leur temps à surfer et à skater. Jay, Tony et Stacy font partie de cette bande et sont inséparables. Leur terrain de jeux favori est le Pacific Ocean Park, repère des vieux surfeurs, menés par Skip Englund. Ce dernier, propriétaire du Zéphyr Shop, les conseille et leur vend du matériel. L'arrivée des roues en uréthane va leur permettre d'adapter au skate les mouvements du surf. Ainsi, ils délaissent peu à peu la mer pour le bitume. Skip monte la Z-Team (Z pour Zéphyr) : seul Stacy n'est pas pris dans l'équipe. La première compétition arrive. Les Z-Boys impressionnent par leur style. Mais c'est Stacy, inscrit en indépendant, qui remporte l'épreuve. À la demande de Skip, Stacy rejoint la Z-Team. Le succès et les filles ne se font pas attendre et les trois garçons sont sollicités de toutes parts. Des rivalités naissent. L'amitié entre Jay, Tony et Stacy éclate : ils quittent la Z-Team et poursuivent chacun leur passion de leur côté, avec plus ou moins de succès. La mort de Sid, membre de la Z-Team, les réunira de nouveau.

Derrière le mur, la Californie, Le skate made in RDA *This Ain't California*

DE MARTEN PERSIEL – 2012, ALLEMAGNE, 96'

DOCUMENTAIRE, DIVERSITÉ, SPORT ET POLITIQUE



© Marten Persiel - Wide Distribution

À l'occasion des obsèques de Denis, l'un d'entre eux, d'anciens skateurs de Berlin-Est se retrouvent et évoquent leurs souvenirs des années 1970 à l'automne 1989, illustrés par des images d'archives captées par ces derniers.

Les amis racontent leur découverte d'un objet mécaniquement réprouvé, car venant de l'Ouest : le skateboard. Ils confectionnent leurs premières planches et apprennent, seuls, à les utiliser. Ils se réapproprient l'espace urbain et éprouvent un sentiment de liberté en investissant les quartiers d'Alexanderplatz et Karl-Marx-Allee à Berlin. L'usage du skateboard en RDA révèle un esprit contestataire de la jeunesse allemande surveillée par les autorités qui, plus tard, tentent de freiner le mouvement en imaginant une équipe nationale de skateboard. Denis, lassé par l'autorité de son père, défie toutes les règles et affirme son refus de l'autorité. Il est arrêté puis incarcéré, avant de s'engager dans l'armée et de disparaître. En 2011, les amis apprennent la mort de Denis en Afghanistan.

4. Les films du Centre national des arts plastiques (Cnap)

« Sports et divertissements (danse, performance, corps, mouvement) »

Le sport et sa représentation se confondent avec l'origine même du cinéma, avec les premiers films des frères Lumière, avec les premières créations de Thomas Edison, et de l'école britannique du documentaire naissant. Bien souvent, dans le cinéma muet, chez Charlie Chaplin notamment ou Buster Keaton, l'évocation du sport se confond avec la mise en scène d'une virtuosité corporelle, allant jusqu'au gag et au burlesque. Les films sur le sport (boxe, athlétisme, football, etc.) sont des miroirs retournés vers le champ social, en élaborant des métaphores politiques, sociales, portant sur le dépassement et le sacrifice de soi, la définition de communautés fraternelles ou agonistiques, sur le langage partagé.

Dans le champ des arts plastiques, les artistes qui filment le sport expérimentent le devenir-performance du corps cascadeur de l'acteur. Gestes trouvés du quotidien qu'ils collectionnent, agencements pour composer des figures, et explorer des espaces, des lieux, à la manière des chorégraphes ou des artistes de l'art du cirque, du mime, du burlesque.

Comme l'écrit Christophe Kihm dans son texte intitulé « Problèmes de synchronisation » extrait du recueil *Des corps compétents (Sportifs, Artistes, Burlesques)* : « Le phénomène de la synchronisation

est impliqué dans les opérations constitutives du film de fiction, dans son tournage, depuis l'implication réciproque d'une caméra et d'un corps dans une mise en scène, dans le dispositif qui associe dans le "moteur", la caméra à l'action, mais aussi potentiellement dans les intrigues et les tours de la narration comme dans les affects qu'ils suscitent chez les spectateurs. La puissance cinématographique du burlesque repose certainement sur l'identification claire de ce phénomène et sur son exploitation à travers sa mise en force dans une tension où s'invente et se déploie une pensée renouvelée des relations du mécanique et du vivant. »

En effet, le réglage ajusté du montage des plans et de l'enchaînement des pirouettes du corps agile de l'artiste souligne la dimension cinématographique des figures exécutées par l'artiste-acteur, véritable anti-héros de son art. Les œuvres suivantes « exposent » ces différentes problématiques, entre sport, danse et performance, mettant en scène des situations, des figures, des histoires.

Pascale Cassagnau

Responsable des collections audiovisuelles et nouveaux médias au Centre national des arts plastiques.

LES FILMS, ŒUVRES DE LA COLLECTION
VIDÉO DU CNAP

Bataille

D'ABSALON – 1993, ISRAËL-FRANCE, 30'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, PATRIMOINE,
MILIEU CARCÉRAL



© Estate Absalon/Cnap

Absalon est un artiste israélien et français né en 1964 à Ashdold (Israël) et décédé en 1993 à Paris. Fortement autobiographique, la démarche artistique d'Absalon s'établit sur des préoccupations intimes et personnelles. Dans l'intégralité de ses œuvres, Absalon met en place une dialectique venue de son propre corps et qui prend place dans des environnements déterminés : ceux-ci sont produits à l'échelle 1 du corps de l'artiste. Acteur de ses vidéos, Absalon reproduit en boucle les mêmes gestes issus du quotidien. Sa démarche artistique révèle une volonté de création d'œuvre d'art totale en résonance avec l'univers de la prison (de l'enfermement). Réalisés conjointement et peu de temps avant sa mort, *Bataille* et *Bruits* témoignent d'une forte charge émotionnelle. L'artiste est au cœur du processus créatif ; il apparaît à l'écran vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir se débattant contre son ombre (*Bataille*) ou hurlant jusqu'à en perdre sa voix (*Bruits*). La pièce vidéo montre une part intime de l'artiste qui se filme à un moment charnière de son existence. Elle révèle une violence trop longtemps dissimulée et en attente de s'épanouir.

Atrato

DE MARCOS AVILA FORERO – 2014,
FRANCE-COLOMBIE, 5'32''
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, MONDE RURAL,
SPORT ET POLITIQUE



© Adagp, Paris/Cnap

En Colombie, des riverains récupèrent leurs traditions et font du fleuve un instrument ; une « violence accoutumée » se transforme en musique.

L'Atrato est un fleuve, une autoroute qui traverse la forêt du Chocó en Colombie puis, dans ce contexte, l'une des principales artères du conflit armé dans ce pays. Cette œuvre est le résultat d'une action que l'artiste a menée dans cette zone, auprès d'un groupe de riverains d'origine afro-colombienne. Soutenu par une équipe de chercheurs (anthropologues, ethnomusicologues et musiciens), il a proposé à plusieurs habitants de réaliser une action en plusieurs étapes : il leur a d'abord proposé de récupérer une de leurs anciennes coutumes, perdue aujourd'hui, consistant à frapper la surface du fleuve d'une façon particulière, afin de produire un son de basse qui pouvait retentir sur des distances relativement longues : « c'était pour qu'on l'entende depuis le village ».

Avec l'aide des maîtres percussionnistes du village, ils ont travaillé à partir de ce son afin de reproduire de la musique en s'inspirant des rythmes locaux.

Enfin l'artiste les a incités à réaliser, avec cette technique nouvelle, une composition qui puisse faire l'analogie avec les sons des explosions, des coups de rafale et d'impacts des balles qu'on entend souvent sur le fleuve, exprimant ainsi l'expérience de la « violence accoutumée » du conflit armé.

You'll Never Walk Alone

D'ELISABETTA BENASSI – 2000, ITALIE, 3'40''
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, FEMMES ET SPORT



© Elisabetta Benassi / Cnap

Remplie de références à la tradition culturelle ainsi qu'aux thématiques les plus controversées de l'époque contemporaine, la démarche artistique de l'Italienne Elisabetta Benassi se concentre sur la pratique de la vidéo et de l'installation. L'artiste y transpose une perception aigüe du monde filtrée par le biais de l'imaginaire cinématographique et pictural dont se nourrit toute son œuvre.

Une volonté de renouer avec l'héritage culturel, de réactiver la mémoire collective lui conférant l'intensité d'une expérience réelle, imprègne l'œuvre vidéo *You'll never walk alone*, basée sur la rencontre imaginaire entre Bettagol – l'alter ego de l'artiste – et le sosie de Pier Paolo Pasolini.

Cette vidéo est accompagnée d'extraits de la bande sonore de *Uccellacci e uccellini*, le film dans lequel le réalisateur et écrivain transposait les thèmes de la fin des idéologies et du désarroi contemporain.

Dancehall Weather

DE CÉCILIA BENGOLEA – 2014-2019, ARGENTINE, 10'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, DIVERSITÉ



© droits réservés / Cnap

Danseuse, performeuse, vidéaste, l'artiste franco-argentine Cecilia Bengolea fait du territoire de la danse et de la déconstruction des codes esthétiques dominants la matière même de son travail dansé. Seule ou en collaboration avec un grand nombre d'interprètes danseurs, de chorégraphes, d'artistes, tel François Chaignaud avec qui elle a fondé en 2008 la compagnie Vlovajob Pru, Cecilia Bengolea revisite des rituels de danses collectives, qu'elle se réapproprie selon des techniques de la danse classique à pointe, en retravaillant les musiques. La tradition jamaïcaine des Dancehall ou danses de bal est ainsi revisitée par des chants traditionnels de Géorgie, en en exacerbant la charge politique. La traversée des musiques et des danses dans les communautés urbaines, créées et interprétées dans les grandes villes du monde et observées ici anthropologiquement, explore toutes les formes de parodies savantes contenues dans ces créations populaires et anonymes.

Andy's Dream

D'OLIVIER DOLLINGER – 1998-1999, FRANCE, 10'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, PATRIMOINE, MASCULINITÉS

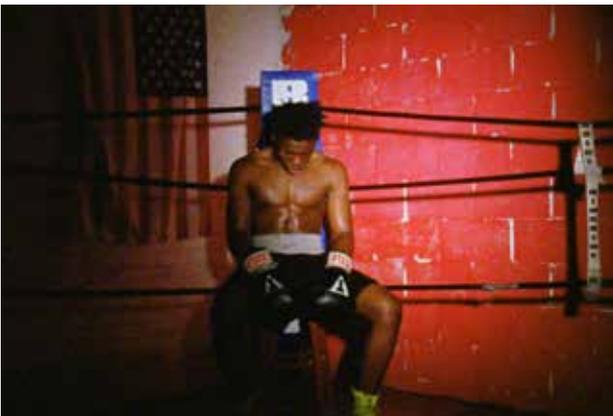


© Adagp, Paris/Cnap

De *Soliloque* et des vidéos-performances domestiques à *Andy's Dream* ou *Collapse*, Olivier Dollinger multiplie les mises en scène de soi qui sont autant de tentatives d'épuisement du temps mis en attente. Le corps de l'artiste, des personnages, sont des catalyseurs d'un temps en excès. Les actions maladroites ou absurdes auxquelles se livrent les personnages, ici l'artiste et un mannequin fabriqué, sont des décalcomanies du quotidien, affectées de légères déformations, dotées d'une puissance poétique très grande.

Round Seven

DE KEVIN JEROME EVERSON – 2018, ÉTATS-UNIS, 18'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE



© droits réservés, Courtesy de l'artiste, Trilobite-arts DAC et Picture Palace Pictures/Cnap

Né à Mansfield, petite ville de l'Ohio qui est le terrain de jeu d'une grande partie de son œuvre, Everson construit depuis le début des années 2000 une filmographie diverse et variée mais régulière et systématique, recensant une multitude de gestes dans tous les domaines du travail, du loisir et de la vie quotidienne, un peu à la manière du tableau périodique des éléments auquel *Fe26* emprunte son titre – si l'on ajoute à cet aspect classificatoire une dose de désordre, de colère et de fantaisie. Everson n'est certes pas chimiste mais

sculpteur, avant de devenir photographe et filmmaker. Prendre ses films comme des sculptures, qui intégreraient la quatrième dimension du temps, ainsi qu'il le revendique, reste la meilleure façon de les entendre. Ce sont des formes – où des matériaux sont pris dans des processus – avant que d'être des formes « documentaires » écrit le critique Luc Chessel dans son article sur le cinéaste. *Round Seven* s'attache ici à l'univers de la boxe, à son vocabulaire de gestes et signes, à la précision du langage corporel mis en jeu.

Lamp

DE TEUN HOCKS – 2002, PAYS-BAS, 9'53''
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE



© droits réservés/Cnap

Auteur d'un petit théâtre de l'étrange, Teun Hocks écrit des histoires sans scénario, crée des tableaux sans titre, laissant le regardeur libre d'interpréter le sens – ou plutôt le non-sens – des images qui lui sont données à voir. Son omniprésence physique ne fait pas de lui un dirigeant. Il nous donne la possibilité d'habiter ses œuvres, s'en absente temporairement, comme dans cette vidéo qui le montre accroché à un lustre lancé dans un interminable va-et-vient, contraint à quitter par intermittence le champ de la caméra, et de notre regard.

Tarantism

DE JOACHIM KOESTER – 2007, DANEMARK, 6'30''
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, DOCUMENTAIRE



© Joachim Koester / Cnap

Joachim Koester (né en 1962 à Copenhague, au Danemark, il vit et travaille à Copenhague et à New-York) est issu de l'Académie royale des Beaux-Arts du Danemark, Joachim Koester s'approprie depuis les années 1990 les codes du documentaire, tant par la forme que par la démarche. Il n'hésite pas à mener de considérables recherches sur les sujets qu'il aborde et adopte un point de vue mêlant celui du scientifique, du géographe, de l'artiste et de l'écrivain. Il scanne les vestiges matériels pour en faire émerger l'indécidable. Dans *Tarantism*, un groupe de danseurs interprète une danse, la tarentelle, qui est censée traditionnellement guérir les symptômes provoqués par les morsures de tarentule et qui consistaient en des mouvements non contrôlés et compulsifs. Structuré en plusieurs parties chorégraphiées individuellement selon différentes règles, le film explore cette zone floue des limites du corps.

Infinity

D'URI TZAIG – 1998, ISRAËL, 30'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, DIVERSITÉ,
SPORT ET POLITIQUE



© droits réservés / Cnap

Depuis 1996, Uri Tzaig présente des vidéos où le jeu sportif occupe une place de choix. L'artiste israélien touche à ce sujet populaire parce qu'il permet de manière exemplaire d'expérimenter le rapport des corps à l'espace et au temps, mais aussi de considérer différents principes de socialisation. Le sport comprend à la fois une dimension individuelle et collective, sociale et politique. Ce champ d'action ouvert, Uri Tzaig propose de décaler les normes, de redéfinir les règles pour laisser libre cours à la construction de nouveaux jeux. Suivant ce principe, il réalise à Montpellier *Infinity*, une vidéo qui met en scène deux équipes mixtes de danseurs habillés d'un même uniforme, jouant en circuit fermé, sans arbitre, selon la règle fondamentale de ne pas sortir le ballon du terrain, au prix de laisser volontairement l'équipe adverse prendre l'avantage. Ce travail insiste sur l'inscription du mouvement dans un temps réglé et incontournable, deux périodes de 10 minutes alors que le terrain est en perpétuelle évolution. L'esthétique futuriste qui se dégage du film vient du caractère harmonieux et dynamique de l'ensemble du jeu, inventé comme une belle métaphore « qui viendrait du futur » au pays où les territoires sont occupés et la cohabitation trop souvent difficile.

Film du Japon

DE XAVIER VEILHAN – 2002, FRANCE, 9'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE



© Veilhan/Adagp, Paris/Cnap

Des objets, une lance, un disque métallique, empoignés par des danseurs acrobates pour autant de petites scènes stylisées qui miment sauts, combats, danses. Où la sculpture anime les corps et se fait chorégraphie. Pour ce premier film, tourné lors d'une exposition à Kitakyushu au Japon, Xavier Veilhan convoque tout autant les décompositions scientifiques de Marey que le burlesque de Méliès.

**LES AUTRES FILMS, ŒUVRES SOUTENUES
PAR LE CNAP AU TITRE DE LA COMMISSION
IMAGE MOUVEMENT**

Cassandro El Exotico

DE MARIE LOSIER – 2018, FRANCE/SUISSE, 73'
DOCUMENTAIRE, LGBTQIA+



Marie Losier © Urban Distribution

Après Tony Conrad, Alan Vega ou Genesis P-Orridge, la réalisatrice Marie Losier tire le portrait de Cassandro El Exotico, un champion de Lucha Libre (catch mexicain) qui combat en drag-queen.

Après un rêve

DE JULIE DESPRAIRIES, LOUISE NARBONI – 2002,
FRANCE, 26'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, DIVERSITÉ



© Les films de l'air

En 1968, une coopérative militante d'architectes et d'urbanistes (l'AUA) imagine un nouveau type de grand ensemble à même de « *changer la ville pour changer la vie* ». Porté par les idées novatrices de l'époque (en matière d'éducation, de santé, de culture et d'habitat), en dialogue avec le paysage, l'ensemble urbain célèbre la mixité des usages, des générations et des populations. Cette avant-garde sociale et architecturale devient fameuse, Godard y tient un atelier vidéo, Rohmer en réalise le portrait. En juillet 2010, des violences éclatent à La Villeneuve. Le site devient tristement célèbre, le Président Sarkozy y tient son fameux discours de Grenoble sur sa vision de la sécurité. La chorégraphe décide de réagir aux images effrayantes de vitrines cassées, de voitures enflammées, d'habitants désespérés et demande à la réalisatrice Louise Narboni de filmer le travail accompli depuis un an avec les personnes rencontrées sur place. Des écoliers, des étudiants, des retraités, une chorale, un maraîcher et un pédiatre, des danseurs, des chanteurs, tous habitants ou usagers de La Villeneuve ont collaboré à l'écriture d'*Après un rêve*.

Élise Ladoué, danseuse, emprunte la rue-galerie historique dessinée par Henri Ciriani, colonne vertébrale du quartier, depuis la fresque de la bourse du travail au sud jusqu'au parvis de la maison de la culture au nord. Ni fiction ni documentaire, *Après un rêve* tient de la performance, du poème visuel ; un essai de réenchantement.

5. Images de la culture

Images de la culture est un catalogue géré par le CNC qui s'adresse au réseau institutionnel et associatif. Il a pour mission de valoriser des œuvres de création peu diffusées, de permettre leur diffusion à tarif réduit et de faciliter l'accès à la culture pour tous les publics.

Les films du catalogue peuvent être commandés toute l'année, par toute structure à vocation culturelle, sociale ou éducative, pour organiser des projections publiques et gratuites auprès de son public.

Avec plus de 2000 films disponibles, majoritairement des documentaires de création, le catalogue Images de la culture propose des œuvres sur de nombreux sujets et thématiques et permet de découvrir une large diversité d'écritures cinématographiques. Il est enrichi chaque année d'environ 70 œuvres.

En partenariat avec L'Archipel des lucioles dans le cadre du projet national « Cours, saute, filme, regarde ! », le CNC propose un programme gra-tuit de 20 films de son catalogue, sur la théma-tique du sport.

Les coordinations et les associations participant au projet pourront prévisionner en ligne chaque titre et décider d'organiser une séance de projection publique et gratuite en commandant gratuitement une copie du film.

Lien vers le catalogue :
<https://imagesdelaculture.cnc.fr/web/guest/cours-saute-film-regarde>

L'Acrobate

DE JEAN-DANIEL POLLET – 1976, FRANCE, 101'
FICTION, PATRIMOINE, MASCULINITÉS



© CNC – Images de la culture

Dans un Paris populaire, Léon, jeune homme effacé et manquant de confiance en lui se révèle à lui-même et aux autres par l'apprentissage du tango. Ce parcours initiatique qui le mènera jusqu'aux championnats d'Europe se donne, aussi, comme un apprentissage de l'amour et de ses lois. Avec ce film loufoque teinté d'un burlesque mélancolique, Jean-Daniel Pollet creuse son sillon de la danse et de la puissance des corps en mouvements, aux sons de la musique d'Antoine Duhamel.

Après *Pourvu qu'on ait l'ivresse...* (1958) et *Gala* (1961), Jean-Daniel Pollet retrouve pour la dernière fois son acteur fétiche Claude Melki. Le timide Léon, garçon de bains-douches-saunas, qui évoque Buster Keaton par son tempérament et sa gestuelle, est humilié par ses collègues, invisible aux yeux des clientes, gentiment moqué par les prostituées ses voisines. Il vit avec sa cousine Lili dans un bistro en cours de transformation. C'est par elle qu'il découvre le tango et il décide de l'apprendre auprès de Georges et Rosy Firdman (professeurs de danse rencontrés par Pollet lors du tournage de *Chez Georges et Rosy*, en 1967). Un nouveau monde s'ouvre à lui, et avec la prostituée Fumée, ils remportent tous les concours de tango. Léon va ainsi gagner en assurance, au travail comme en amour. Dans ce Paris aux figures hautes en couleur (Micheline Dax, Édith Scob, Guy Marchand, etc.), la danse permet l'émancipation, à condition de s'ancrer dans une indéfectible sincérité. Car comme le confie Georges : « *Les pas ne sont rien sans amour...* »

Texte de Caroline Châtelet
(CNC – Images de la culture)

Au bord du vide

DE JEAN-CLAUDE COTTET – 2012, FRANCE, 79'
DOCUMENTAIRE



© CNC – Images de la culture

Deux jeunes sportifs s'enfoncent dans une forêt méridionale. Ils atteignent une paroi rocheuse que, malgré leurs efforts obstinés, ils ne parviendront pas à escalader. La nuit, les voilà qui se jettent d'un pont enjambant un profond ravin. Autre défi : ils tentent de marcher sur une corde tendue au-dessus d'une gorge vertigineuse. Ne mettant jamais leurs vies en danger, ils travaillent avec constance à maîtriser la technique et surmonter la peur.

Avec une lenteur assumée et une grande économie de paroles, le film donne à voir les coulisses de l'exploit sportif. François Pomart et Jean Bidanel se déplacent à bord d'une camionnette dans un paysage sauvage et quasi désert. Les nuits sont fraîches et les matins glacés. Plus que la beauté de la nature, ce qui attire les deux amis ce sont les difficultés à surmonter. Leurs rares dialogues tournent autour de la technique de l'escalade ou de l'encordage. Silencieux, concentrés, obstinés, ils multiplient les tentatives sans jamais se décourager. La fin du film rompt le huis clos fraternel entre les deux sportifs et l'on découvre François dans un autre rôle. Guide de canyoning, il emmène dans les gorges du Verdon un groupe de touristes lourdement équipés de protections (casques et combinaisons) et leur enseigne avec patience à se jeter du haut d'un rocher au fond d'un torrent bouillonnant.

Texte de : Eva Ségal
(CNC – Images de la culture)

L'Autre Algérie – Échos des stades

D'ABDELKADER ENSAAD – 1998,
ALGERIE – FRANCE, 24'

DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE, DIVERSITÉ, SPORT ET
POLITIQUE



© CNC – Images de la culture

Grand rendez-vous hebdomadaire et jour de fête : le match de foot de l'USMA d'Alger, que pour rien au monde Haidi et ses amis ne voudraient rater, excepté s'ils ont pris la route de l'exil. Abdelkader Ensaad rend compte des conditions sociales, mais aussi des pensées et des rêves de ceux qui constituent plus de 60 % de la population algérienne : un portrait coloré de cinq jeunes supporters de la célèbre équipe.

Redha est lycéen, les autres sont bijoutier, agent de sécurité, employé de bureau... mais au chômage et à l'affût du moindre job. Une oasis, pourtant, dans cette lutte pour la survie : retrouver les autres supporters pour composer ou adapter des chants et slogans qui seront repris en chœur par la foule de spectateurs le jour J. Un jour sacré, qui va au-delà du simple amour du foot. Pour crier leur rage contre un pouvoir qui les méprise et leur dénie le droit au travail. Pour raconter leurs rêves de liberté, d'un ailleurs où la vie serait normale, sans risque. Pour chanter, rire, danser, se défouler. « *Car si le cœur est habité par l'obscurité, il ne faut pas laisser tout à l'intérieur* », comme le dit si bien Karim. L'Algérie serait-elle devenue une prison dont le seul moyen d'évasion serait le stade ?

Texte de : Sadia Saïghi
(CNC – Images de la culture)

Bim Bam Boum, Las Luchadoras Moreno!

DE MARIE LOSIER – 2016, USA – DANEMARK, 13'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT



© CNC – Images de la culture

Las Luchadoras Moreno est un trio de catcheuses mexicaines composé de trois sœurs : Rossy, l'aînée, la mégère, Esther, la cadette, la tornade, Cynthia, la plus jeune, l'élégante. Devant la caméra 16 mm de Marie Losier, elles se chamaillent, s'assassinent, se donnent des coups comme sur le ring. Mais derrière la comédie, l'outrance et les grimaces, il y a trois femmes qui entendent vivre libres.

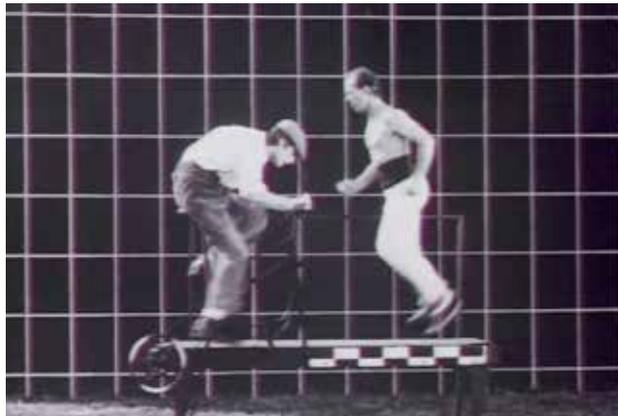
Le catch fut autrefois un spectacle populaire en France (Barthes lui consacra un essai). Aux États-Unis et au Mexique, il fait aujourd'hui partie intégrante de la culture. Lutte sans merci ou comédie ? Massacre ou simulacre ? Il voit s'affronter des demi-dieux, personnages surdimensionnés, bouffons bariolés qui jouent le drame de l'humiliation, de la revanche, de la souffrance et de la gloire. Un véritable exutoire dont les champions mexicains avancent masqués. Et les femmes dans tout ça ? Elles n'échappent pas à la règle, mais ne portent pas de masque. Les trois sœurs Moreno se parent de justaucorps luisants, de bottes et de décolletés. Elles se disputent comme des enfants, se font des prises, grimacent de douleur. Dans la salle, sur le ring, au milieu des haltères, l'entraînement semble rude : le corps doit être fort, alerte. Chacune à sa vie. Cynthia est la plus secrète. Esther s'occupe de son fils et apprend le japonais. Rossy prépare le plat du jour de son petit restaurant.

Texte de : Sylvain Maestraggi
(CNC – Images de la culture)

Ce qui me meut

DE CÉDRIC KLAPISCH – 1989, FRANCE, 22'

FICTION, PATRIMOINE



© CNC – Images de la culture

À la façon d'un document historique qui, en 1930, célébrerait le centenaire de l'inventeur, Cédric Klapisch redonne la vie par des images à celui qui a donné vie aux images : Étienne-Jules Marey. Médecin, Marey utilise la photographie pour saisir et transcrire la vie. Il étudie le pas du cheval au galop, le mouvement d'un modèle, les étapes successives du saut, puis tente de capturer la vitesse. Son zootrope reproduit le vol de l'oiseau. Puis il s'intéresse aux caractéristiques du comportement humain, le rire par exemple. À une danseuse de tango, il fait cette belle déclaration : « *En vous mouvant, vous m'émouvez.* »

Texte de : Dominique Villain
(CNC – Images de la culture)

La Danse aux poings de Mourad Merzouki

DE MOHAMED ATHAMNA – 2011, FRANCE, 52'

DOCUMENTAIRE, PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE, MASCULINITÉS



© CNC – Images de la culture

De 5 à 18 ans, en parallèle aux arts martiaux, au cirque, puis au hip hop, le chorégraphe Mourad Merzouki a pratiqué la boxe, une école de rigueur et de discipline qui, dit-il, « *m'a beaucoup aidé en tant que danseur.* ». Quelque 20 ans plus tard, il se souvient... et pour mettre en valeur la poésie du « noble art », ses multiples similitudes avec l'art chorégraphique, il crée *Boxe Boxe* en septembre 2010, à la Maison de la danse à Lyon.

Se confronter à nouveau physiquement à la boxe, l'amener sur scène avec l'aide exclusive de danseurs, c'est-à-dire à partir de leur vocabulaire hip hop et contemporain, porter sur elle un regard léger, décalé et faire appel, pour cela, au Quatuor Debussy, également présent sur scène, avec des musiques allant de Verdi et Schubert à Philip Glass, de Gorecki à Glen Miller : ce sont là quelques-uns des défis que s'est fixé Merzouki pour *Boxe Boxe*. La création de la pièce à Lyon, puis ses représentations au Théâtre national de Chaillot ont été l'occasion de réaliser ce portrait et de retracer un parcours exemplaire. Car, depuis ses débuts en 1994, le fondateur de la compagnie Käfig, initiateur et directeur du centre Pôle Pik à Bron, directeur depuis juin 2009 du Centre chorégraphique national de Créteil et du Val-de-Marne, a signé une quinzaine de spectacles qui ont tourné dans le monde entier, contribuant ainsi à faire passer la danse hip hop de la rue à la scène.

Texte de : Myriam Bloedé
(CNC – Images de la culture)

Good Luck Algeria

DE FARID BENTOUMI – 2015, FRANCE, 85'
FICTION, HISTOIRE DU SPORT, MONDE RURAL,
DIVERSITÉ



© CNC – Images de la culture

Premier film de Farid Bentoumi, *Good Luck Algeria* raconte l'histoire de Sam (Sami Bouajila) Grenoblois qui, pour sauver son entreprise de ski au bord de la faillite, doit gagner sa place aux jeux Olympiques d'hiver en concourant pour l'Algérie, pays de son père. Ce sera pour lui l'occasion de retrouver ses racines. Le réalisateur s'inspire ici de l'histoire vraie de son frère, Maurice Bentoumi, qui s'est qualifié aux J.O. de Turin en 2006.

Sam, trop âgé et rouillé pour être champion olympique, se heurte à l'incompréhension de sa famille mais aussi aux méandres d'une administration algérienne peu efficace : en bon héros, il doit affronter les obstacles pour aller au bout de sa quête. Mais derrière le classicisme de sa structure, le film se révèle avant tout comme une histoire d'identité et d'héritage. En effet, Sam n'a jamais appris l'arabe et connaît mal sa famille paternelle – plus mal même que sa propre mère, interprétée par Hélène Vincent. Sans violence ni conflit artificiel, le récit dérive quand Sam débarque en Algérie, et la mise en scène se libère : les couleurs chaudes des champs d'oliviers contrastent avec la blancheur des pistes alpines. Plus le fils s'attache à la terre du père, plus celui-ci y renonce, soutenant Sam dans sa folle ambition. Le film débute et s'achève par une scène avec des enfants, comme pour mieux souligner le fil d'une transmission, qui un temps interrompu, finit par se retisser.

Texte de : Martin Drouot
(CNC – Images de la culture)

La Source

DE RODOLPHE LAUGA – 2019, FRANCE, 104'
FICTION, HISTOIRE DU SPORT, DIVERSITÉ



© CNC – Images de la culture

Du quartier de La Source à Orléans à la baie du même nom à Tahiti, le film suit l'itinéraire rocambolesque de Samir. Quand son père meurt accidentellement, il se retrouve coincé dans une vie de plombier qui semble toute tracée, à peine animée par les petits délires quotidiens avec ses potes au bas des immeubles de sa cité. Ne pouvant se résoudre à suivre les pas de son père, il préfère écouter sa folle ambition : coûte que coûte, Samir deviendra surfeur.

Si le père de Samir s'est tué à la tâche, n'était-ce pas justement, comme le répète sa mère, pour que ses enfants aient de meilleures chances dans la vie ? Incarné par le rappeur Sneazzy, le jeune homme est tiraillé entre le devoir moral de rendre fière sa famille et la farouche volonté de choisir son destin. En croisant la route d'un bodybuilder à la gloire oubliée, objet de railleries des jeunes du quartier – un Christophe Lambert patient et humble qui va endosser avec délectation le rôle du père défunt –, Samir va rapidement obtenir son diplôme de secouriste en mer et atteindre la première étape de son ambitieux projet. *La Source* nous transporte alors des mornes tours de béton aux plages du Sud-Ouest, où le soleil et les grandes vagues à surf font que les jeunes aux cheveux longs et blonds passent des étés paradisiaques. Si le film enchaîne les cartes postales, l'itinéraire de Samir sera tout de même semé d'embûches. Doutes, sacrifices et persévérance seront le quotidien, mais Samir ne lâchera rien de son rêve, et c'est la morale de l'histoire.

Texte de : Noé Vidal-Giraud
(CNC – Images de la culture)

Les Grands Hommes

D'ANNE-CHARLOTTE SINET-PASQUIER
2015, FRANCE, 52'

DOCUMENTAIRE, DIVERSITÉ, MASCULINITÉS



© CNC – Images de la culture

Sur les tapis de l'association sportive montferrandaise (ASM) – section lutte, plusieurs générations de lutteurs se côtoient, des poussins aux vétérans. La réalisatrice aborde ce sport très masculin avec douceur, détachant un à un les portraits individuels du groupe, saisissant les gestes fraternels des aînés qui encouragent les plus jeunes, s'attardant sur la poussière qui vole dans un rayon de soleil.

La salle Diderot est une salle de quartier restée dans son jus, qui semble encore brasser les origines de ses jeunes adhérents. L'habitat social qui l'entoure rappelle la figure tutélaire de l'entreprise Michelin à Clermont-Ferrand, partenaire de l'ASM. Les coupes alignées sur le mur indiquent les heures de gloire, que l'on se remémore « en famille » (à savoir « entre entraîneurs »), dans la cuisine d'Antonio, mémoire du club, qui prodigue encore ses conseils sur le tapis (« *Ils sont gentils mes gamins* »). Dans cette chaîne de transmission des savoirs, à peine sortis de l'adolescence, Latuf, né à Mayotte, déjà 3^e du championnat de France dans sa catégorie, ou encore Constantin, géant barbu dont les blessures mettent en péril sa carrière sportive, prennent le relais des entraîneurs pour former les plus jeunes, les emmener faire un jogging dans le quartier, jouer aux grands frères lors des déplacements. Parmi eux, Tony, qui regarde tous ses aînés – « *les grands hommes* », dit-il – avec admiration.

Texte de : Charlotte Ferchaud
(CNC – Images de la culture)

L'Heure de la piscine

DE VALÉRIE WINCKLER – 1995, FRANCE, 26'

DOCUMENTAIRE, PATRIMOINE, FEMMES ET SPORT, MASCULINITÉS



© CNC – Images de la culture

Pendant quatre ans, Valérie Winckler a photographié des élèves de la 6^e à la 3^e du lycée de Ville-d'Avray pour saisir le passage de l'enfance à l'adolescence. Puis, cette année-là, elle décida de les filmer à l'heure propice de la piscine, où les corps sont particulièrement en vue et en jeu. Le film se termine sur le retour au vestiaire, dans le rire et l'excitation.

« *Pour moi, l'adolescence c'est fini, je suis bien dans mon corps* », dit une jeune fille. Tout au long du film, les corps et les mots disent la tristesse de quitter l'enfance « *où tout est doux parce qu'on ne sait rien* » et la difficulté de l'adolescence où l'on navigue d'une certitude éphémère à une autre. Les filles parlent des boutons, des règles, des garçons, et se trouvent « *pas jolies* ». Les garçons parlent des filles et du foot. Tous disent la peur, les questions, la complexité des premiers sentiments et les premières déceptions amoureuses. Beaucoup sont lassés des discours continuels sur le chômage et le sida. Réussir sa vie ? S'éclater, surfer, éviter la routine, donc le mariage. Être maître de son destin et mourir jeune pour ne pas vieillir... comme les adultes !

Texte de : Marie Dunglas
(CNC – Images de la culture)

L'Hippodrome

DE CÉLINE DRÉAN – 2017, FRANCE, 65'
DOCUMENTAIRE, HISTOIRE DU SPORT



© CNC – Images de la culture

L'hippodrome de Vincennes s'éveille. Dans la lumière bleue de l'aube, on aplanit la piste. À l'intérieur, les équipes de nettoyage s'activent. Le grand hall à peine rénové, avec ses écrans haute technologie, s'apprête à accueillir le prix d'Amérique, compétition qui se déroule chaque année en janvier. Des vestiaires jusqu'au podium, une immersion dans le monde insoupçonné de la course hippique.

Il est ici peu question de chevaux, mais d'une grande machine et des gens qui s'y activent. Tout un monde que l'on pensait un peu démodé, mais qui sait vivre avec son temps et déploie un attirail technologique sophistiqué dans lequel le cheval et son conducteur (il s'agit de trot attelé) paraissent s'éloigner. Ce sont les coulisses et les rouages de cet appareil que nous fait découvrir Céline Dréan, à la manière dont Wiseman nous fait visiter l'Opéra de Paris. Dans les vestiaires avec les coureurs en casaque couverts de boue, assis au conseil d'administration, en vadrouille dans les couloirs avec le petit personnel, embarqués dans la cabine mobile du jury, debout dans les gradins avec les turfistes hors d'haleine. Comme en témoignent les conversations, le monde de la course hippique est un monde à part. Participant à la fois du jeu, du spectacle et du sport, il n'a pas vraiment trouvé sa place auprès du grand public. Raison de plus pour passer les portes et se laisser embarquer.

Texte de : Sylvain Maestraggi
(CNC – Images de la culture)

Joue-la comme la vie

D'HUBERT BRUNOU – 2006, FRANCE, 52'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT, DIVERSITÉ



© CNC – Images de la culture

À Montfermeil (Seine-St-Denis), Cité des Bosquets, au pied des barres de béton taguées, un rectangle vert et précis : le stade et son terrain de foot. C'est là que Vanessa, Marie, Deborah, Gaëlle, Imane, Sébé et les autres filles du quartier viennent taper dans le ballon, loin des préjugés qui voudraient que, dans les cités, les filles n'ont rien le droit de faire à cause des traditions, des parents ou des grands frères.

Les parents n'accompagnent plus désormais leurs filles à l'entraînement, et les frères sont plutôt fiers de la grande sœur qui fait du foot au club, en bas des tours. Elles ont de 12 à 20 ans et elles en veulent. Elles aiment « *quand ça joue, quand ça tourne, et qu'on ne pense plus à rien qu'à gagner* ». La plus âgée, Elodie, sera footballeuse professionnelle, c'est décidé. Dans les rues, dans leur cité, dans les vestiaires, sur les pelouses et en tournois, la caméra va suivre, au naturel, l'équipe échangeant des balles, des rires, des confidences et des espoirs pour plus tard. Fini le temps où elles jouaient avec les garçons dans la rue. Maintenant, on fait équipe féminine et on gagne même contre eux ! Bien sûr, les moqueries il y en a eu et il y en a toujours, mais « *les garçons qui vannent, c'est leur problème* ». Certes, deux ou trois filles ont dû arrêter l'entraînement, les familles ne voulant plus les voir en short, mais pour les joueuses, au foot, « *l'inégalité n'existe plus* ».

Texte de : Doucha Belgrave
(CNC – Images de la culture)

Ladies' Turn

DE HÉLÈNE HARDER – 2012, SÉNÉGAL – FRANCE, 65'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT, DIVERSITÉ



© CNC – Images de la culture

Sénégal, 2011. Pour la troisième année va s'ouvrir le tournoi de football féminin organisé par l'association Ladies' Turn, qui accueille des équipes de tout le pays. Emboîtant le pas à Seyni, Jennifer, Gaëlle et Diaby, membres de l'association, Hélène Harder filme préparatifs et déroulement de l'événement qui, pour exister, doit composer avec des problèmes de financement, et surtout avec le machisme d'une société profondément patriarcale.

À Saint-Louis, comme à Yoff ou Koumbal, les footballeuses racontent peu ou prou la même histoire : foot et vie quotidienne se concilient mal. Toutes subissent les moqueries ou brimades des hommes et même parfois des femmes de leur entourage, qui les enjoignent à rester à la maison plutôt que de courir après un ballon. Toutes pourtant conservent une passion intacte pour leur sport, leur véritable « petit ami », pour qui elles sont prêtes à braver les interdits. À leurs côtés, les membres de Ladies' Turn se battent avec acharnement pour donner visibilité et légitimité au football féminin. Quitte à se heurter à l'incrédulité d'un journaliste sportif, inquiet de voir « l'organisation sociale » sénégalaise remise en cause. Ou à s'épuiser pour arracher l'autorisation de disputer la finale dans un stade digne de ce nom. Si la route demeure longue et chaotique, un début de reconnaissance politique et d'engouement populaire semble montrer que Ladies' Turn est bien sur la bonne voie.

Texte de : Damien Travade
(CNC – Images de la culture)

Not Only Men

D'ÉRIC PINATEL, LAURE BELHASSEN
2008, FRANCE, 57'

DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT, DIVERSITÉ



© CNC – Images de la culture

Chapitré en quelques rounds, le film de Laure Belhassen et Éric Pinatel s'intéresse à ces femmes qui ont choisi un sport dont la violence le réservait historiquement aux hommes : la boxe. « *Nous sommes des femmes normales avec un sport atypique* », disent-elles. Quels que soient leur niveau, leur âge, leur nationalité ou leur notoriété, elles font tomber les barrières morales et préjugés sexistes à leur manière : avec les poings.

Immersion dans le huis clos des gymnases, avec des sportives de haut niveau en entraînement intensif : corde à sauter, punching-ball ou ring, sueur et coups, gestes répétés inlassablement, exigence des entraîneurs qui aboient les ordres... toute l'âpreté de la boxe est sensible d'emblée. Pour les entraîneurs qui ne tarissent pas d'éloges à leur propos, « *les filles sont moins stressées* », « *il y a plus de plaisir dans la boxe des filles que celle des gars* ». Côté boxeuses : « *On court après la reconnaissance, celle du père en particulier* » ; « *pour un homme ou pour une femme, c'est un cheminement personnel, un accomplissement, un dépassement de soi.* » Si les commentateurs sportifs ne s'y sont pas encore faits et parlent parfois des combattantes au masculin, pour Anne-Sophie Mathis, championne du monde, Myriam Chomaz, Valérie Hénin, Sarah Hamraoui et bien d'autres, ce sport est une manière de considérer la femme également : « *Je ne suis pas un garçon manqué, je suis une fille réussie !* »

Texte de : Rocco Labbé
(CNC – Images de la culture)

Onside

D'ÉLISE BOUTIÉ, NAKITA LAMEIRAS AH-KITE
2014, FRANCE, 13'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT



© CNC – Images de la culture

Ce soir de championnat, les hommes d'Istanbul sont privés de stade et les tribunes (50 000 places) sont offertes aux femmes et aux enfants. Ainsi en a décidé la fédération turque de football pour sanctionner les hooligans locaux. Match nul sur le terrain (1-1) mais le spectacle est ailleurs. Tandis que les hommes rongent leur frein dans l'ombre en maugréant, les jeunes femmes rayonnent et exultent en pleine lumière.

Au plus près des visages, la caméra se fond dans la foule des femmes et des enfants. Beaucoup viennent au stade pour la première fois. Avec ou sans foulard. D'austères grands-mères, visiblement étrangères au football, ne sont là que pour chaperonner les jeunes filles. Celles-ci apprennent vite leur rôle de supportrices et sur leurs visages se lit une joie singulière qui dépasse de loin les enjeux du sport. Le temps d'un match, l'espace public leur appartient. Maintenus en lisière, les hommes restent dans la nuit. Mauvais perdants, certains s'empressent de dénoncer un match minable, voire truqué. Ils attendent la troisième mi-temps pour prendre leur revanche. Avec force coups de klaxon, les jeunes mâles reprennent alors possession de la ville. Document sur un événement hors normes, ce court métrage met en scène les oppositions mais sans manichéisme. On y voit aussi des hommes bienveillants et des épouses qui, depuis les tribunes du stade, téléphonent à leurs maris.

Texte de : Eva Ségal
(CNC – Images de la culture)

Tangente

DE JULIE JOUVE, RIDA BELGHIAI
2017, FRANCE, 26'
FICTION, FEMMES ET SPORT, MILIEU CARCÉRAL



© CNC – Images de la culture

Florie, jeune mère réunionnaise, participe à la Diagonale des Fous, un grand raid de trois jours et trois nuits à travers l'île et ses paysages montagneux. Tandis qu'elle court, déterminée, remonte pourtant en elle les épreuves d'un passé violent. Peut-être l'effort lui permet-il de les surmonter, car plus rien ne l'arrête, pas même une intense douleur physique. La ligne d'arrivée approche et ce qui se joue véritablement là pour Florie nous sera peu à peu révélé.

Que Florie termine le parcours ou qu'elle abandonne, elle sera reconduite dans la cellule qu'elle a été autorisée à quitter pour entrer dans la course. À l'exception de son entraîneur qui mentionne au début du récit l'existence d'un document qu'elle devra impérativement présenter le cas échéant, nul ne peut deviner sa trajectoire personnelle et ce qui l'a menée en détention : ni les soigneurs qui s'inquiètent de l'état de son genou, ni ce participant qui choisit de poursuivre à ses côtés et veillera sur elle jusqu'au bout. Pour témoigner du courage de ces détenus qui désormais peuvent réellement participer à cette course renommée – « *comme de simples citoyens, sans surveillance particulière* », ainsi que le rappelle le carton final, Julie Jouve et Rida Belghiat mettent en scène une subjectivité à fleur de peau, appréhendée le plus souvent de dos, au plus près de la respiration et des voix intérieures. La caméra accompagne une véritable libération, et c'est une victoire intime que Florie peut d'ores et déjà savourer : derrière la progressive réouverture aux autres qu'expérimente la jeune femme à partir du geste d'entraide se devine l'ébauche de son futur processus de réinsertion.

Texte de : Damien Truchot
(CNC – Images de la culture)

This Means More

DE NICOLAS GOURAULT – 2019, FRANCE, 22'
DOCUMENTAIRE, SPORT ET POLITIQUE



© CNC – Images de la culture

La tragédie du stade d'Hillsborough à Sheffield a non seulement marqué les esprits mais a aussi profondément modifié le public des matchs. Le 15 avril 1989, lors de la demi-finale de la coupe d'Angleterre opposant Liverpool à Nottingham Forest, les mouvements de foule ont provoqué la mort de 96 supporters par suffocation. Nicolas Gourault convoque modélisation 3D et témoignages pour montrer comment cet accident altéra à jamais le lien entre football et classes populaires.

This Means More s'engage sur une archive en noir et blanc, celle d'une foule dense de supporters allègres qui laisse deviner hors-champ un match de foot. Partant de cette masse compacte pour en faire émerger des individualités, Nicolas Gourault construit un visage du multiple. Par le prisme de la modélisation 3D utilisée habituellement à des fins mercantiles (le placement des publicités autour du terrain de jeu), il explicite les spécificités des kops, ces tribunes sans sièges, au faible coût d'entrée car mal situées derrière les cages de but, qui permettaient à la classe ouvrière d'assister aux matchs dans une ondulation humaine auto-maîtrisée. Ce 15 avril 1989, c'est la surpopulation dans cette zone (3000 tickets vendus pour 650 places), et non pas la cause hooligan (déboutée en 2016), qui métamorphosa les kops en prison mortifère. Leur suppression au profit des sièges en plastique, au droit d'entrée nettement plus cher, transforma complètement la typologie des supporters.

Prix du court métrage Tënk et Prix des détenus de la maison d'arrêt de Bois d'Arcy, Cinéma du réel 2020.

Texte de : Robin Miranda das Neves
(CNC – Images de la culture)

Victoire Terminus

DE RENAUD BARRET, FLORENT DE LA TULLAYE
2008, FRANCE, 80'
DOCUMENTAIRE, FEMMES ET SPORT,
MONDE RURAL, SPORT ET POLITIQUE



© CNC – Images de la culture

Dans un Kinshasa dévasté où se dressent d'immenses affiches électorales, une foule d'hommes se réunit chaque jour dans le stade des Martyrs, pour s'entraîner avec les moyens du bord. Dans cette ambiance hautement masculine, une dizaine de jeunes femmes forment l'unique club de boxe féminin du pays. Elles ont trouvé là un moyen de résister à la misère, au désespoir et à la violence des hommes, même si les combats ne leur rapportent presque rien.

Avec son manager entreprenant, dont l'honnêteté reste douteuse tant il rechigne à payer ses combattantes, le club de boxe semble jouer une parodie de compétition : n'ayant pas d'adversaires, les jeunes femmes se battent entre elles, toutes catégories confondues, se ravissant le titre de championne devant un public rare, éméché, prêt à en découdre. Leur passion pour la boxe se détache sur un fond de violence généralisée : la ville agitée par les partisans de Joseph Kabila et de Jean-Pierre Bemba, tous deux candidats à l'élection présidentielle, est le théâtre de manifestations et d'émeutes ; la misère stimule tout autant la débrouillardise que l'égoïsme, l'exploitation du plus pauvre ou la violence des hommes contre les femmes. Cette atmosphère morbide, cette violence prête à éclater, les boxeuses de Kinshasa la convertissent au sein du club en dignité, en courage et en amitié. Une faible protection, mais déjà mieux que rien dans le chaos qui les environne.

Texte de : Sylvain Maestraggi
(CNC – Images de la culture)

Une vie normale – Chronique d'un jeune sumo

DE JILL COULON – 2009, FRANCE-JAPON, 84'
DOCUMENTAIRE



© CNC – Images de la culture

Takuya Ogushi, diplômé de fin de lycée en poche, a déjà onze ans de judo derrière lui. Mais son père le destine au sumo et le fait engager dans la fameuse écurie Oshima, à Tokyo, où il va être formé. Régime alimentaire, entraînement, premières compétitions, et, surtout, vie 24 heures sur 24 avec ses coéquipiers sumotori. Jill Coulon suit patiemment le jeune Takuya dans cette période d'apprentissage censée le mener à la gloire et la célébrité.

Le film est traversé par la voix off du jeune homme qui, sur le mode du journal de bord ou par le biais de conversations téléphoniques avec sa sœur, livre ses sentiments : nostalgie de sa ville natale et de ses amis, peur de décevoir son père en cas d'échec, envie de progresser. Mais au fil des mois, apparaissent le découragement et une certaine incompréhension de la discipline mentale et physique qu'implique le sumo. Car, dès lors que Takuya a intégré l'écurie Oshima, son existence va désormais répondre à une mécanique aussi contraignante qu'invariable, documentée ici avec précision : entraînements longs et épuisants, repas gargantuesques qu'il ingère pour se fabriquer littéralement un corps, corvées qu'en tant que plus jeune membre de l'écurie il doit effectuer pour ses coéquipiers. Cette vie planifiée pour les années à venir est-elle bien celle que désirait réellement Takuya ? N'a-t-il pas simplement fait plaisir à son père ?

Texte de : Damien Travade
(CNC – Images de la culture)

Waterproof

DE JEAN-LOUIS LE TACON – 1986, FRANCE, 21'
PERFORMANCE, FILM D'ARTISTE



© CNC – Images de la culture

La scène est devenue eau, les danseurs, amphibies. Les corps évoluent, comme en apesanteur, sur une chorégraphie composée de manipulations subtiles et inspirée par les nouvelles sensations d'un espace modifié. L'alternance de moments calmes et violents contribue à rendre tangible l'atmosphère hallucinée de ce spectacle.

La lente marche d'un homme en imperméable au fond de la piscine où flottent des corps en apnée, les scènes saccadées d'immersion soudaine, le combat à la surface de l'eau de danseurs harnachés de bouées : certaines de ces images, réalisées pendant l'élaboration du spectacle aquatique de Daniel Larrieu, en mars 1986, étaient projetées sur écran au bord de la piscine et servaient de transition entre les scènes de cette pièce que la presse surnomma la *Giselle* de l'an 2000.

Texte de : Patrick Bossatti
(CNC – Images de la culture)

Cours

saute

Ce catalogue est pensé et construit pour le réseau de coordinations hors temps scolaire du dispositif Passeurs d'images comme ressource pour la mise en œuvre du projet triennal «Cours, saute, filme, regarde!»

Si vous êtes une structure ou une association extérieure à ce réseau – ayant déjà travaillé ou pas avec celui-ci – et pour tout type de renseignement supplémentaire (sur les modalités de participation au projet, la distribution, les tarifs, les supports de diffusion des titres cités dans ce document), merci de contacter la coordination de votre région et/ou les membres de l'équipe nationale :

Nando Gizzi :
nando@passeursdimages.fr

Carol Desmurs :
carol@passeursdimages.fr

filme

regarde!